

La Calmette, la part sincère que prenoient LL. EE. à la perte d'un Prince si digne d'être regretté par les qualités éminentes qu'il réunissoit en sa Personne, & dont les Militaires du Canton, qui étoient au Service des Provinces Unies avoient eu si souvent la satisfaction d'être les Témoin & d'éprouver les effets de la bienveillance dont S. A. les honoroit. Ils ajoutèrent : Que tout ce qui arrivoit à la République, intéressant, d'une façon particulière la Régence du Canton de Berne, Elle ne prenoit pas moins de part à cet Evénement, qu'à la Succession du Prince Héritaire au Stadhouderat, sous la Tutelle d'une Princesse, ornée des Vertus & des qualités, si propres à remplir les fonctions d'Etat auxquelles S. A. R. étoit appelée dans cette conjoncture. Ils finirent par des Vœux, pour que le Gouvernement de cette Illustre Princesse fût accompagné de toutes les bénédictions qui pouvoient le rendre heureux, & contribuer à la prospérité & à l'avantage des Provinces Unies.

Le Ministre de Hollande ayant aussi présenté à LL. EE. ses Lettres de rapel, il a pris congé des Seigneurs de la Régence de cet Etat, qui l'ont gratifié d'une belle Médaille & d'une riche Chaîne d'Or; & il est parti le 30. de ce mois pour la Haïe, où il recevra ses instructions, pour aller remplir les fonctions de Ministre de L. H. P. à la Cour de Portugal.

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

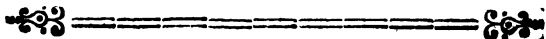
DEDIÉ AU ROI,



NOVEMBRE 1751.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



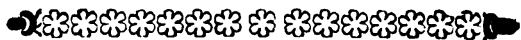
M D C C . L L





JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1751.



DISCOURS

Sur ces Paroles de JESUS-CHRIST,
*Il y a plus de bonheur à donner qu'à
recevoir.* Actes XX. 35.

Préface.

LEs Académies de France, qui distribuent des Prix pour encourager les jeunes Auteurs, donent souvent pour sujet quelque beau Texte de l'Écriture Sainte. On en a vû quelquefois de ce genre, prescrits par l'Académie Française, pour le prix d'Eloquence. Celle de Montauban, fondée il n'y a pas long-tems, a résolu de n'en donner point d'autres. Ce doit toujours être quelque belle Sentence Morale tirée des Livres sacrés, & le plus souvent des Proverbes de *Salomon*. Mr. *Le Franc*, dans un Discours Académique, prononcé dans une de ces Assemblées,

& imprimé dans ses Oeuvres, allègue d'excellentes raisons de ce choix. Elles pourroient conclure de même pour inférer de tems en tems des Compositions de ce genre, dans les Ouvrages Périodiques. Outre que ces Sujets sont intéressans & instructifs par eux-mêmes, ils ont encore l'avantage de convenir à toutes sortes de Lecteurs. Mais il y doit avoir une manière particulière de les traiter dans les Journaux, & qui doit être différente de celle de la Chaire. Mr. *Le Franc*, dans le Discours que je viens de citer, avertit ceux qui voudront disputer le Prix, qu'en travaillant sur un Passage de l'Écriture Ste. ils doivent le faire différemment des Prédicateurs. *Pour apprendre, dit-il, aux jeunes Ecrivains, que toutes les Maximes de la saine Morale sont renfermées dans les Saintes Ecritures, il nous a paru convenable d'y chercher les Sujets sur lesquels ils doivent s'exercer, sans s'écarter néanmoins du genre Académique. Le Passage de la Bible n'empêche point qu'il n'y ait une différence essentielle entre l'Académicien & le Prédicateur. Ce dernier doit parler en Apôtre, & l'autre en Philosophe Chrétien. L'un ramène tout à la vie à venir. L'autre occupé du soin de rendre les Hommes meilleurs dans ce Monde, de les rendre plus sociables, seconde en cela les vûes du Créateur. Il s'atache principalement*

lement à prouver à ses semblables l'obligation de s'aimer entr'eux, de se secourir mutuellement, & de jouir en comun de tous les avantages de l'Humanité.

Ces Règles conviennent également aux Compositions sur l'Écriture Ste destinées aux Journaux Littéraires. Je vai tâcher de prouver aujourd'hui dans ce goût cette belle Sentence, *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* Mais je dois avertir de bone heure, que ce ne fera pas dans le genre Académique à l'égard de l'Eloquence. Il y a quelques années que l'Académie Françoisé avoit proposé ce Sujet, & l'on vit paroître alors plusieurs Discours, avec tous les ornemens de l'Art Oratoire les plus recherchez. Ils étoient dans leur place, ils ne le feroient pas ici. Un Stile qui ne fera que clair & simple assortira mieux celui de l'Écriture Sainte.

Cette Sentence qu'avoit prononcé le Sauveur est rapellée dans le Discours touchant que St. Paul fit aux Pasteurs d'Ephèse, & qui est rapporté par St. Luc dans le XX. Ch. des *Actes des Apôtres.*

On demande d'abord d'où St. Paul avoit appris cette Maxime, puis qu'il ne pouvoit pas la tenir de J. C. lui même? Il pourroit l'avoir puisée dans le Sermon sur la Montagne, ou dans quelque autre Discours du

Sauveur , où l'on trouve l'équivalent de cette Maxime. Mais il est plus vraisemblable qu'elle est rapportée dans les propres termes , & que c'est ici une de ces Sentences que les Evangélistes n'ont pas rédigées par écrit dans la Vie de J. C. mais que St. Luc a jugé à propos de nous conserver dans l'Histoire des Apôtres. La Réponse est donc, que St. Paul pourroit avoir appris cette Sentence de quelqu'un de ceux qui l'avoient recueillie eux-mêmes de la bouche du Sauveur , pendant qu'il étoit sur la Terre. Mais ce qu'il y a de plus important , c'est d'éclaircir cette Sentence , & d'en faire voir la justesse.

Il y a plus de bonheur à doner qu'à recevoir. Ceux qui jugent des choses avec précipitation & sans aucun examen , sont tentés de prononcer tout le contraire. Il leur semble que recevoir est un véritable avantage. On voit une portion du bien d'autrui passer dans nos mains , sans qu'il en coute autre chose de nôtre part que de l'accepter , ou tout au plus d'en remercier. Cependant ce qu'avance ici J. C. n'est point un Paradoxe , & il ne faut pas beaucoup de pénétration pour en sentir la vérité.

Doner suppose un état d'abondance , ou au moins un état d'aissance. *Recevoir* suppose un état de pauvreté & de besoin. La sage Providence

vidence a réglé qu'il y eut différentes Conditions parmi les Homes. Cette inégalité choque d'abord ceux qui n'envisagent les choses que d'une manière superficielle. Mais cette différence d'état & de fortune lie davantage les Homes entr'eux, & contribue beaucoup au bien de la Societé. Le Pauvre a besoin du Riche, & le Riche tire aussi des services du Pauvre, qui lui rendent la vie fort douce. Dans ce différent partage, on voit assez quelle est la situation la plus avantageuse, & il n'est pas besoin de longs raisonnemens pour la faire sentir. Il est évident qu'il y a plus de bonheur à être en état de donner, qu'à avoir besoin du secours & de l'assistance des autres.

Celui qui est en état de donner occupe une place plus distinguée dans la Societé. Il y est sur le pié de supérieur, & celui qui reçoit y est regardé come inférieur. Recevoir suppose de l'indigence. Quand on reçoit on se met par là dans un état d'obligation & de dette. On perd par là quelque chose de sa liberté. *Salomon* dit, dans le Livre des Proverbes, que celui qui emprunte se met dans une espèce d'esclavage. Cela convient à peu près également à celui qui reçoit. *Charron* dit dans son *Traité de la Sagesse*, qu'on a vû des gens qui ont refusé de recevoir, parce qu'ils

étoient jaloux de leur liberté *. Si un Riche contribue à vôtre entretien, il faudra vous acomoder à ses goûts & à sa volonté. S'il a des défauts, il faudra les dissimuler, & se faire une espèce de conduite ajustée aux caprices qu'il peut avoir. Ces ménagemens, absolument indispensables, sentent fort l'esclavage. Ils sont propres à étouffer en partie les lumières de l'Esprit, & à abatre les bons sentimens du Cœur.

En général la pauvreté abaisse l'Esprit & le Cœur. Quand on naît dans l'indigence, on ne peut recevoir presque aucune éducation, & l'on croupit dans une crasse ignorance. Un Père & une Mère, qui n'ont reçu eux mêmes aucuns bons principes, ne sont pas capables d'en donner à leurs Enfans. Cette éducation négligée influe principalement sur les Mœurs. A peine un Pauvre a-t-il eu dans son enfance les premières teintures de la Religion, & par conséquent il a reçu peu de règles de conduite. Leur triste état les expose à de dangereuses tentations. A tous ces égards la condition des Riches est beaucoup plus avantageuse. Il est vrai que l'Opulence

* C'est grandeur de donner, petitesse de prendre, *Beatus est dux quam accipere*. Qui donne se fait honneur, se rend Maître du preneur. Celui qui le premier a inventé les bienfaits, dit quelqu'un, a forgé des fers pour lier & captiver les autres. Dont plusieurs ont refusé de prendre pour ne blesser leur liberté. Lib. III. p. 492.

lence peut aussi nous corrompre par la facilité qu'elle nous donne de satisfaire nos passions. Mais il n'y a rien à craindre de semblable, quand on emploie son superflu au soulagement des Misérables. Voilà le préservatif.

La pensée de J. C. n'est pas simplement de nous faire sentir le bonheur qu'il y a d'être en état de donner, mais d'être disposé à donner, & à le faire actuellement. Le Docteur *Tillotson* a expliqué ce Texte. Je puis bien en emprunter quelques Remarques, sans craindre qu'elles sentent trop la Chaire. On fait que son caractère est de raisonner toujours en Philosophe Chrétien. Il observe donc, qu'être disposé à donner, marque déjà un naturel plus heureux que celui d'être disposé à recevoir. Pour accepter des bienfaits, il ne faut ni du Mérite ni de la Vertu, mais il en faut pour les acorder. La disposition la plus heureuse est de penser à ce qui convient aux autres, & de ne s'occuper pas uniquement de soi-même, c'est d'être bon, toujours prêt à obliger les autres, & à les soulager. C'est à cette sorte de bienfaisance que St. Paul applique cette Maxime du Sauveur. Un Cœur noble & généreux ne se renferme pas en lui même. Plus un Homme à l'Âme grande & élevée, & plus il est bienfaisant.

La Compassion, la Charité est si conforme à nôtre Nature, qu'on lui donne le nom d'*Humanité*; come si sans cette disposition on n'étoit pas véritablement Home, mais quelque autre Etre déguisé sous la figure humaine.

Il y a plus; la Bénéficence élève l'Home au dessus de lui même. L'Image de Dieu est la plus grande gloire, & la plus haute perfection de la Créature. Par conséquent les Vertus, qui font les traits les plus vifs de cette Image, & qui par là nous font le plus ressembler à Dieu, doivent être les plus excellentes. Or nous ressemblons à la Divinité, en donnant, & non en recevant. Les Païens ont bien senti que la Bénéficence est une qualité véritablement divine. Qu'est-ce qui a fait les Dieux du Paganisme? On crût devoir consacrer des Autels & des Temples aux Héros de l'Antiquité qui s'étoient signalés par leurs bienfaits.

Encore aujourd'hui, tout le monde s'accorde à honorer & à élever ceux qui répandent libéralement pour le soulagement des Malheureux. On les regarde come des Persones distinguées & fort au dessus des autres. La supériorité qu'on leur attribue est d'autant plus flatteuse, qu'elle n'est pas simplement extérieure. C'est un respect qui part du Cœur

des

des autres Homes & qui y a son siège. La Bonté leur fait le Cœur, les pénètre d'admiration, & entraîne infailliblement leurs hommages.

Il y a encore plus de plaisir à doner qu'à recevoir. Nous pouvons entendre là dessus les Paiens qu'on a regardés come les Oracles de la Raison. *Plutarque* est exprès sur cet article. *Il y a plus de plaisir à faire du bien, dit-il, qu'à en recevoir.* *Aristote* a dit l'équivalent. Mais il n'est pas nécessaire d'entailler ici autorité sur autorité. Il y a long-tems qu'on a dit fort sensément; qu'en matière de sensations, il faut plutôt en apeller à l'expérience qu'au témoignage d'*Aristote*.

On doit mettre au premier rang des plaisirs, celui de faire du bien. C'est une joie bien douce à un Chrétien d'être la ressource des Pauvres & des Malheureux. Quelle satisfaction de tenir lieu de Père à l'Orphelin, d'assister les Veuves, de secourir les Malades, & de se voir le Dispensateur des graces dont Dieu veut soulager les Misérables! L'emploi le plus flatteur des Richesses est de pouvoir faire des heureux. C'est ce qui rend l'Or & l'Argent véritablement précieux, c'est le plus doux fruit de l'Opulence.

Ce plaisir est fort supérieur aux plaisirs des sens, que l'on cherche ordinairement à

se procurer par le moien des Richesses. C'est mal entendre ses intérêts, que de les employer de cette manière. Quand on se plonge dans la Volupté, on s'atire de facheuses Maladies. Ce sont des plaisirs amers que le dégoût acompagne, & qui sont ordinairement suivis du repentir. Le plaisir de la bënëfice est des plus purs, il nait du bon témoignage que nous nous rendons à nous-même d'avoir fait nôtre devoir. Les plaisirs qui apartiennent à l'Ame en propre, loin de nous laisser & d'émousser nôtre gout, se font sentir chaque jour avec une nouvelle vivacité.

Quel spectacle touchant & agréable, pour ce généreux Bienfaiteur, que le changement qui se fait dans l'Ame de ce pauvre Home qu'il vient de soulager, & qui se peint sur son Visage ! L'impression qu'a faite ce secours doné si à propos, ne peut qu'exciter les sensations les plus voluptueuses, dans celui qui, en est la cause ; plaisir fort supérieur à celui qu'il vient d'exciter. Voici une différence essentielle entre celui qui done & celui qui reçoit. Le Pauvre qu'on vient de soulager n'a qu'un plaisir passager. Il fera suivi de nouveaux soucis & de nouvelles peines, aussi tôt que les Alimens qu'il a reçus seront consumés. Mais le plaisir du Bienfaiteur

teur

teur se foutient. Il ne s'use point come tous les autres.

Voici un beau trait d'un Prédicateur que j'entendis un jour sur cette matière. „ Y a-t'il,
 „ aucun devoir, *dit-il*, dont la pratique
 „ soit acompagnée d'un plaisir plus doux
 „ & plus vif que celui de la Bénéficence?
 „ Nous naissons tous avec des penchans,
 „ & jamais l'Ame n'est, plus contente que
 „ lors qu'elle peut les satisfaire. Celui
 „ qui nous porte à la compassion est un
 „ des plus forts. Quelle joie ne doit-on
 „ pas trouver à le suivre! Non, une crain-
 „ te écartée, une espérance remplie, une
 „ soif ardente éteinte ne donent pas à l'Ame
 „ plus de plaisir que l'exercice de cette aimable
 „ qualité. Plaisir pur, s'il en fut ja-
 „ mais, puis qu'il nait de la source la plus
 „ pure, du Bien même. Plaisir qui ne dé-
 „ goute jamais. Ceux des sens, lors qu'on
 „ s'y abandone trop souvent, nous ennui-
 „ ent à la fin; nous consomment, nous épuisent.
 „ L'excès en est extrêmement dangereux.
 „ Mais plus l'Ame se livre a celui ci, plus
 „ elle y trouve d'apas. Elle en retire une
 „ nouvelle vigueur, une nouvelle force.
 „ Plaisir d'autant plus étendu, que les Ob-
 „ jets de nôtre Bénéficence sont plus nom-
 „ breux, & que nous avons contribué d'a-
 „ vantage à l'heureuse situation où ils se

„ trouvent. Plaisir constant : Au lieu de fi-
 „ nir avec l'action qui le produit, il lui
 „ survit, & la réflexion le fortifie. Dans un
 „ Lit de mort ou de langueur, où tous les
 „ autres nous abandonent, où nous avons
 „ un plus grand besoin de consolation, il
 „ subsiste, il adoucit tous nos Maux. Enfin
 „ plaisir qui est si ravissant, qu'on peut dou-
 „ ter avec raison, si un Home dans un be-
 „ soin extrême, qui reçoit un secours ino-
 „ piné sent plus de joie que celui qui lui
 „ fait du bien. En éfet, le plaisir de celui
 „ qui reçoit n'est pas entièrement pur, il
 „ est mêlé avec le sentiment de sa Misère,
 „ & de la grandeur de l'obligation qu'il con-
 „ tracte; deux choses qui font toujours quel-
 „ que peine, au lieu que le plaisir du Bien-
 „ faiteur n'est acompagné d'aucun mélange
 „ qui en altère la douceur. C'est cè qui fai-
 „ soit dire à J. C. qu'il est *plus heureux de do-
 „ ner que de recevoir*. Aussi un habile Home
 „ n'a pas fait difficulté de l'appeller *la plus gran-
 „ de volupté & même la plus grande sensua-
 „ lité que l'on pût goûter* *. Il ne pouvoit
 „ assez admirer la Bonté de Dieu, d'avoir fait
 „ un devoir d'une chose aussi agréable que
 „ la Bénéficence.

Les

* Cette expression se trouve dans les Sermons du Docteur Calami, célèbre Prédicateur Anglois. Sermon f.

Les Moralistes disent qu'une des conditions de l'Aumone, c'est qu'elle doit être faite avec joie. Après ce que nous venons de dire, rien n'est plus naturel que d'exiger cette condition. Voici la raison qu'en donne *St. Chrisostome*. C'est que l'Aumone n'est pas tant ordonnée, pour ceux qui la reçoivent, que pour ceux qui la donnent. Les Riches en retirent plus d'utilité que les Pauvres. Ainsi ils doivent ressentir le plaisir qu'il y a à faire du bien, & les graces que Dieu verse sur ceux qui le font.

Un Riche charitable est généralement aimé & estimé dans la Société. Ce n'est pas proprement l'Opulence qui nous attire l'affection des autres Homes. Au contraire, si on la considère seule, elle nous fait plutôt des Ennemis que des Amis. Le Public n'est pas trop bien disposé en faveur d'un Riche. Soit envie soit malignité, les jugemens qu'on prononce sur son compte ne lui sont pas fort favorables. S'il ne répand pas son bien avec profusion, on le taxe d'avarice. Si au contraire, il fait une grande dépense, on dit que c'est par vanité, & pour prendre le dessus sur ses Egaux; & quelque milieu qu'il prenne entre ces deux extrémités, il ne parviendra jamais à se mettre à couvert des traits malins du Public,

Il n'y a, dira-t-on, qu'à laisser parler les gens sans s'en embarasser. Mais quand on raisonne ainsi on ne pense pas au caractère de la plupart des Riches. Une des plus grandes douceurs qu'ils se promettent de la possession des Richesses, c'est d'être considérés généralement de tout le monde; c'est de voir les autres Homes remplis pour eux d'une admiration respectueuse. Ainsi il leur en coute beaucoup, quand il leur revient qu'on les attaque & qu'on les blame.

Il y a de la malignité dans le Public, il faut en convenir: Mais il faut reconnoître aussi que bien des Riches s'y prennent fort mal pour se faire considérer & estimer. Ils veulent se distinguer par leurs Ameublemens & par leur Table. Ceux qui entrent chez eux, au lieu de se laisser éblouir par ce faste, font sentir la petitesse d'esprit qu'il y a à se faire un mérite de ces Ornemens étrangers. On en dit autant de leur Table, & leur bone chère est critiquée. Un Riche donne un beau Repas. Il a le malheur d'oublier une Personne qui en devoit être, & qui se ressent de cet oubli. Les Conviés eux mêmes ne l'épargneront pas. En sortant de chez lui, ou l'on metaquera l'ordonnance du Repas, ou le Maître même qui s'occupe trop de l'art de donner à manger. Il arrive rarement que la Com-
pagnie

paignie se sèpare sans quelque réflexion maligne contre celui qui prétend se faire ainsi valoir par sa Table.

Ce détail qui pourra paroître petit à quelques Lecteurs, ne laisse pas de conduire à une Conclusion importante; c'est que les Riches s'y prennent ordinairement fort mal pour gagner l'estime & l'affection du Public. Ils ont un moien fort aisé de se procurer l'approbation universelle, c'est, si au lieu de vouloir se distinguer par leur faste, ils emploient une bone partie de leurs Revenus au soulagement des Misérables. Quand je vois un Riche, qui pour se faire applaudir fait beaucoup de dépense en Tapisseries, je dis, qu'il ne s'y prend pas bien, & que s'il faisoit pour habiller les Pauvres, les mêmes fraix que pour revêtir les parois de son logement, il n'y auroit persone qui ne l'en louât. Je vois encore un Home, qui se pique de doner de fréquens Repas, & qui trouve le secret par là de se faire quelquefois blamer & de ceux qu'il invite & de ceux qu'il n'invite pas, je dis de même, si ce Particulier veut avoir l'estime générale, que ne done-t-il à manger, non pas aux Persones acomedées & qui peuvent bien se passer de sa Table, mais aux Pauvres qui sont exposés à la faim? Les Misérables qu'il prendra soin de nourrir

le combleront de bénédictions, & tout le monde reconoitra qu'on ne sauroit faire un meilleur usage de son bien.

Il est donc aisé de faire ici l'Apologie du Public. Il n'est pas aussi injuste que les Riches le prétendent. Ils se plaignent quelquefois, que quoi qu'ils fassent, on les blâme toujours, que come qu'ils s'y prennent, on en revient toujours là, qu'ils ont tort d'être riches. Voici un moien sûr de se garantir de la Critique du Public. Ils n'ont qu'à se tenir dans la modestie, ne faire pas trop de dépense, pour ce qui les regarde eux mêmes, & s'élargir en faveur des Pauvres. On peut leur répondre que tous les suffrages se réuniront pour louer ce sage usage de leur bien. Concluons donc, que c'est une situation heureuse que celle de donner, parce qu'elle nous procure l'estime & l'affection de ceux avec qui nous vivons.

Quelque riche que l'on soit, on peut perdre son bien & se voir exposé à de facheux revers. Un Incendie, un Naufrage, une Banqueroute peuvent causer ce renversement de fortune. Un Riche qui a abusé de son Opulence, a le chagrin, dans une disgrâce semblable, de n'être plaint de personne, & de ne trouver point d'Amis qui s'intéressent pour lui. Mais un Homme qui a été charitable
dans

dans sa prospérité, a la consolation de voir que quand il lui arrive quelque malheur, tout le monde y prend part. Il trouve des Amis réels, qui se mettent en devoir d'adoucir son état. *Heureux les Miséricordieux*, dit J. C. *car ils trouveront de la compassion, de la Miséricorde* *!

J'avoue que dans cette Promesse, il s'agit principalement de la Miséricorde de Dieu, mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse aussi l'entendre de celle des autres Homes. *Les Miséricordieux seront traités avec miséricorde*, cela peut signifier, que ces Naturels tendres & compatissans, toujours sensibles aux maux des autres, trouveront aussi un retour de sensibilité. On prend part à tout ce qu'il leur arrive de facheux. Si une Personne qui a la réputation d'être charitable, essuie quelque disgrâce, chacun regarde cet accident presque come s'il lui étoit arrivé à lui même, & il ne manque pas de ressource. Il n'est pas possible, que l'on abandonne jamais un Home qui s'est signalé par ses Charités. *J'ai été jeune & je suis devenu vieux*, dit David, *& jamais je n'ai vu le Juste abandonné* **. Par le *Juste*, il entend dans cet endroit l'Home charitable. On peut donc encore regarder la Compassion pour les Malheureux

H h 2

come

* Math. V. 7.

** Ps. XXXVII.

come une espèce de précaution contre les accidens de la Vie humaine. Salomon, dans l'*Eclésiaste*, nous exhorte à doner du pain à plusieurs Misérables, & voici la raison qu'il en done, *Car vous ne savez pas le mal qui doit arriver sur la terre*, ajoute-t-il *, come s'il avoit dit : Aidés toujours ceux que vous pouvés soulager ; vous ne savez pas les malheurs qui peuvent vous arriver à vous même. Regardés le soulagement que vous donés à la Misère des autres, come une espèce de ressource contre celle où vous pourriés tomber un jour.

Ceux qui n'ont pas dans l'Ame assez d'élevation & de bonté pour être bienfaisans, dit un Auteur fort judicieux, devroient au moins comprendre, que la politique la plus raffinée, & l'intérêt personel le mieux entendu, consiste principalement à faire du bien. On ne sauroit mettre ses soins, son crédit, son argent à plus gros intérêt qu'en les faisant servir aux besoins des autres. Quelque service que vous rendiés à autrui, par là vous vous servés encore plus vous même. Les Avars veulent jouir de leur bien, il faut leur apprendre que la véritable jouissance, c'est de répandre, c'est de faire du bien. Ils veulent le conserver ; il faut encore tâcher

de

leur faire comprendre, s'ils en sont capables, qu'il n'y a rien de plus assuré pour nous que l'argent dont nous avons su faire un bon usage. Renvoions les à l'Ecole des Païens: *J'ai encore tout ce que j'ai donné*, disoit sagement l'un d'entr'eux, après une grande perte. Il l'avoit encore, par l'agréable souvenir qu'il lui en restoit, & par les Amis qu'il s'étoit atachez par sa bënëfice. On peut nous enlever les Biens que nous possédons actuellement, mais ceux que nous avons donés, personne ne peut nous les ravir.

J. C. promet sur tout aux Miséricordieux, qu'ils éprouveront les effets de la Miséricorde divine. La dernière preuve, qu'on est plus heureux de doner que de recevoir, c'est qu'il y a plus de biens à aquérir dans le Ciel. Les Richesses de la vie à Venir se dispenseront par la proportion, non de ce que l'on aura reçu, mais de ce que l'on aura doné. *J'ai eu faim, & vous m'avez doné à manger*, dit J. C. & le reste *. Dans cette Sentence du grand & dernier Jour, il prend sur son propre compte tout ce que l'on aura fait pour ceux qui souffrent, & veut le récompenser sur ce pié-là. *Entant que vous avez fait ces choses pour l'un de ces plus petits, c'est pour moi-même que vous l'avez fait.*

H h 3

Mais

* Matt. XXV, 35.

Mais je me rapelle ici l'instruction qu'a donée Mr. *Le Franc* à ceux qui expliquent des Passages de l'Écriture Ste. ailleurs que dans la Chairè. Il veut qu'ils se contentent d'indiquer ces grands motifs de la Vie à venir, qu'ils laissent aux Prédicateurs le soin de les pousser & d'en faire sentir toute la force. Je m'arrête donc ici, pour ne pas mettre la main à l'Encensoir, ou la Faucille dans la Moisson d'autrui.

Cependant je ne laisserai pas de faire une Remarque sur la manière dont je crois qu'il faut employer la Sentence que J. C. doit prononcer au dernier Jour, & que l'on trouve déjà toute dressée dans le XXV. Chapitre de *St. Matthieu*. Quand le Sauveur déclare qu'il regardera come fait à lui-même le secours que l'on donera à ceux qui souffrent, il me semble que cela ne doit pas s'appliquer à tous les tems & à toutes sortes de Pauvres indifféremment, come on le fait à l'ordinaire. J'avoue que cette Déclaration de J. C. a doné lieu à de beaux Mouvemens Oraatoires. Il n'y a personne qui ne s'en rapelle aisément quelqu'un de ce genre.

Il n'y a pas long-tems que j'assistai à un Sermon, où il s'agissoit de recomander l'Aumône. Voici un tour fort vif dont se servit le Prédicateur. „ Si J. C. paroissoit à vos

„ portes,

„ portes, dit-il, & qu'il vous demandât
 „ votre secours, quelle émotion & quel em-
 „ pressement n'aurez-vous pas à lui donner
 „ ce qu'il souhaiteroit? Avec quelle ardeur
 „ n'ouvririez-vous pas vos Cœurs & vos
 „ Mains, dans une semblable conjoncture?
 „ Mon Frère, ce Pauvre que vous voyés
 „ sous vos yeux, & qui implore vôtre assis-
 „ tance, ce Pauvre qui porte la Misère peinte
 „ sur son Visage & sur ses Habits, & qui n'a
 „ pas de quoi soutenir sa languissante Vie,
 „ c'est J. C. lui même qui est caché sous
 „ ces Haillons. C'est vôtre Sauveur qui pa-
 „ roit dans ce triste état, pour implorer vôtre
 „ secours. Si vous avés la dureté de lui
 „ refuser ce qu'il vous demande, vous l'en-
 „ tendrés au dernier Jour vous faire ce san-
 „ glant reproche, *J'ai eu faim, & vous ne*
 „ *m'avez pas donné à manger.* Vous savés ce
 „ qui suit. ” Je suis fâché d'être obligé à
 trouver quelque chose à redire à un Mou-
 vement aussi pathétique que celui de ce Pré-
 dicateur. Mais je ne le crois pas tout à fait
 juste; il m'a paru au moins n'être pas placé
 comé il faudroit. Je vais expliquer ma pensée.

Quand le Sauveur dit, qu'il regardera co-
 me fait à sa propre Personne, ce que l'on
 fera pour les Pauvres, il me semble qu'il
 entendoit par là ceux qui auroient perdu

leurs biens, en conséquence de leur attachement à l'Évangile. Il parle de Chrétiens dépouillés & même jetés dans des Prisons à cause de leur Religion. *J'ai été en prison, & vous m'avez visité.* Cela indique visiblement le cas de persécution. Or des Chrétiens persécutés appartiennent à J. C. d'une manière fort étroite. Il y a entre le Maître & les Disciples souffrans pour lui, la relation la plus marquée & la plus frappante. Il pouvoit leur dire comè aux LXX. Disciples, *Qui vous rejette, me rejette* *.

Mais si vous sortés du cas de persécution, & que vous yeuilliés appliquer dans tous les tems cette belle figure du Sauveur, elle n'a plus la même justesse. Pouvons nous regarder aujourd'hui comè des Représentans de J. C. des Pauvres qui se trouve dans cet état par le cours ordinaire des choses humaines, & ce qui seroit encore plus choquant, des Pauvres qui le seroient devenus par leur faute & par leur mauvaise conduite? Des Mendians vagabonds & fainéans n'ont pas non plus la livrée du Sauveur. Elle ne consiste pas dans de simples Haillons, il faut quelque chose de plus pour être censé appartenir à ce Maître. Les seuls Pauvres, à qui cette déclaration de J. C.

pour-

* Matt. X. 40.

pourroit convenir encore de nôtre tems, ce sont ceux qui le sont devenus parce que pour professer une Religion plus pure, ils ont abandonné leurs biens & leur Patrie. A l'égard des Pauvres ordinaires, ma pensée est que les Prédicateurs doivent employer d'autres motifs, pour leur procurer du secours.

Il ne faut pas oublier une Remarque, que je crois importante, c'est que dans le secours que l'on donoit à ces premiers Chrétiens persécutés, il faut moins faire attention à la dépense qu'il s'agissoit de faire pour eux, qu'à la générosité qu'il y avoit à se déclarer pour un Parti persécuté. C'étoit s'exposer soi même à quelque mauvais traitement. C'est principalement par cette raison que J. C. promet de récompenser *un simple Verre d'eau* doné à quelqu'un de ses nouveaux Disciples. C'est le risque que l'on couroit soi même en assistant des Gens hais & persécutés, qui done du prix à un présent si peu considérable en lui même. Il faloit du courage, pour s'exposer à ce danger. Il promet de récompenser ce Verre d'eau doné à l'un de ces petits, *en qualité d'un de ses Disciples*, ou selon Ste. Marc, *come appartenant au Messie* *. Il paroît par ce qui précède, que cela devoit se passer dans un tems de persécution.

Les

* Matth. X. 42. Marc IX. 40.

Les Prédicateurs voudront bien me pardonner la liberté que je prens de les avertir comment il faudroit employer ce fameux Passage du XXV. Chap. de St. Matthieu, qu'ils citent si fréquemment. Il est aisé de sentir qu'en restreignant cette figure du Sauveur, come je l'ai marqué, elle a quelque chose de plus précis, & le raport entre J. C. & cette seule espèce de Pauvres, devient des plus frapans, & se fait sentir au premier coup d'œil.

En se transportant ainsi dans ces premiers comencemens de la Prédication de l'Evangile, on a encore la Clé d'une Contradiction aparente entre cette Sentence de J. C. & celle par où il débute dans son Sermon sur la Montagne. *Heureux les Pauvres*, avoit il dit, *car le Roïaume des Cieux est à eux**. On trouvera, si on l'examine bien, qu'il ne vouloit dire autre chose, sinon que dans cette circonstance de l'Etablissement de l'Evangile, les Pauvres étoient dans des dispositions plus favorables pour recevoir cette Religion naissante, que ceux qui vivoient dans l'abondance **. Ce cas particulier n'empêchoit point qu'à parler en général, les Riches qui feroient un bon usage de leur bien, & qui en répandroient une partie en Aumones, n'eussent

une

* Matt. V. 3.

** Voici là dessus le Journ. Helv. Déc. 1737. p. 49.

une grande récompense à attendre dans la Vie à venir, & ne se rendissent déjà heureux sur la Terre par leur bénificence.

Les Riches charitables peuvent aspirer à une autre sorte d'immortalité, sur laquelle il me sera bien permis d'appuyer, quoi que je ne sois pas en Chaire. Elle appartient en quelque manière au bonheur dans cette Vie. L'Écriture Ste. promet à ceux qui répandent en faveur des Pauvres, qu'on se souviendra d'eux long-tems après leur mort, que leur mémoire sera en bénédiction, & qu'elle se conservera pendant une longue suite d'années. C'est ce que dit David de l'Homme charitable au Psaume CXII. *Il a répandu, il a donné aux Pauvres*, dit il, sa JUSTICE, c'est à dire sa Charité, *demeure éternellement*. Il est vrai que ce Motif tient beaucoup du Motif humain, mais par cela même il fera ici dans sa place.

C'est une pensée qui flatte les Mourans, qu'après leur mort ils vivront dans le cœur de leurs Amis, & dans la mémoire des Homes. Mais pour l'ordinaire, rien n'est plus vain que cette espérance. Quand on apprendra nôtre mort, le peu de gens qui nous ont connu diront peut-être deux mots à nôtre louange, après quoi on ne fera plus mention de nous. Le lendemain il en mourra quelque autre qui nous fera oublier.

Somes nous en terre , voila qui est fait. Le moindre Objet nouveau tourne ailleurs l'attention du Public. Nos Amis & nôtre Famille même ne s'ocuperont plus de nous. Nous voions souvent dans les Vieillards mourir leur réputation & leur gloire même avant leur mort. Dès qu'ils sont inutiles , qu'ils ne font plus rien , on ne pense plus à eux. Que fera ce donc quand ils seront couchés dans le Tombeau ?

Si tel est le sort du comun des Homes , celui des Pauvres doit être encore pire. Ils ne peuvent point se flater , que l'on se souvienne d'eux après leur mort. Ils sont dans l'obscurité pendant leur vie , & beaucoup plus quand ils ont cessé de vivre. Dès qu'ils sont en terre , c'est come s'ils n'avoient jamais été au Monde. Si nous faisons attention à la promesse que David fait à l'Home charitable, que sa mémoire sera fort durable, nous verrons encore qu'il y a plus de bonheur à avoir donné pendant sa vie, qu'à avoir reçu.

Ce n'est pas assez d'avoir comparé à cet égard un Riche charitable avec un Pauvre, il faut encore le comparer avec les autres Riches. Que dira-t-on d'un Home qui a su amasser beaucoup de bien , qui a enrichi ses **Enfans**, qui a aquis de belles Terres, qui a
bati,

bati, & qui en général est venu à bout de ses desseins, mais qui ne s'est point mis en peine de la misère des Pauvres? Cet habile Home est mort, dira-t-on. Nous voions plusieurs marques de sa Vanité, où sont celles de sa Charité? S'il nous en avoit laissé des Vestiges, nous vénérerions sa mémoire, & nous lui paierions le juste tribut d'éloges qu'il auroit mérité. Il a oublié les autres pendant sa vie, il mérite qu'on l'oublie lui même après sa mort.

Mais coment parle-t-on d'un Riche vertueux? C'étoit un Home charitable, dit-on, qui possédoit son bien, moins pour lui même, que pour ceux dont il conoissoit les besoins. Il aimoit mieux donner des Habits à ceux qui étoient nuds, que faire l'acquisition d'une riche Tapifferie; il aimoit mieux retrancher quelque chose de sa Table, que de voir souffrir la faim aux Malheureux. Il a fait des Etablissemens pieux, il a beaucoup donné aux Hopitaux en mourant. Voila qui le rend véritablement illustre. On ne cessera point de le louer tant que ces Etablissemens subsisteront. *David* a dressé d'avance l'Épitaphe de cet Home respectable. Elle est écrite dans le Livre des Psaumes; mais elle est encore gravée dans le Cœur de ceux qu'il a assistés & de tous ses

Con-

Contemporains. IL A REPANDU, IL A
 DONE' AUX PAUVRES. SA JUSTI-
 CE DEMEURE ETERNELLEMENT.

Pour prouver la vérité de la Sentence de
 J. C. *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à re-
 cevoir*, on a donc fait voir, que les Riches
 sont dans une situation plus heureuse que
 les Pauvres. Ceux qui ont besoin du secours
 des autres dépendent d'eux, ils vivent dans
 une obligation, & une espèce de sujettion
 qui leur ôte de leur liberté. Les Pauvres,
 faute d'éducation, n'ont ni l'Esprit cultivé,
 ni le Cœur formé à la Vertu, & quoi qu'af-
 fés injustement, on a ordinairement dur
 mépris pour eux, & des manières affés du-
 res. Les Riches sont heureux, sur tout quand
 ils sont disposés à donner, & qu'ils le font
 effectivement. Cela marque un heureux na-
 turel. Ils se procurent par là un très grand
 plaisir, & qui l'emporte sur tous les autres
 que l'on peut goûter dans la Vie. C'est un
 plaisir vif & durable. Les Riches charitables
 sont aimés & estimés. Par leur bienfaisance
 ils se ménagent une ressource contre les re-
 vers de la Vie, s'il leur en arrivoit quelqu'un.
 Ils ont de grandes espérances, & des mieux
 fondées, pour la Vie à venir. On se sou-
 vient d'eux long-tems après leur mort. A cet
 égard ils jouissent d'une espèce d'immortalité.

DIS-



DISCOURS HISTORIQUE

*Sur cette Pensée, Il ne faut souvent qu'une
petite Etincelle pour produire un grand
Incendie.*

LEs plus petites choses peuvent produire les plus grands Evénemens. C'est ce que je me propose de prouver dans cet Essai. On y verra que les faits, qui nous intéressent le plus sont liés à ceux qui nous intéressent le moins, les plus prochains avec les plus éloignés ; que les Causes morales, telles que sont les Passions des Hommes, donent quelquefois naissance à des Efets physiques, aux Révolutions des Etats, à leur grandeur, ou à leur décadence, enfin que toutes les choses humaines tiennent à une Chaine trop vaste pour être aperçue, qui décide du fort des Nations & des Empires, & qui embrasse tout l'Univers.

Come il y a une liaison & une harmonie entre tous les Corps, Dieu a voulu aussi qu'il y eût une enchainure & un raport entre les inclinations des Hommes & leurs actions ; que les penchans & les déterminations

tions de certains Esprits influassent sur les volontés de quelques autres. Quoi que cette influence ne soit ni visible, ni sensible, elle n'en est pas moins certaine, & les Evénemens la prouvent. Le Monde est un immense Edifice, dont tous les Matériaux sont nécessaires & s'appuient réciproquement. Otés une pierre, vous ébranlés le Bâtiment, ou vous en changés l'ordre & la décoration.

Que *Jules Cesar* se noie, en passant le *Rubicon*, ou qu'il soit tué à la Bataille de *Pharsale*, la République Romaine subsiste, & l'on ne voit point arriver les funestes profcriptions, qui coutèrent tant de sang aux Romains. Que l'infortuné *Charles I. Roi d'Angleterre*, gagne la Bataille de *Narby*, que la valeur de *Cromwel* lui fit perdre, ce Prince ne porte pas sa Tête sur un Echaufaut, & l'Usurpateur ne s'élève pas sur ses ruines. Si le Maréchal de *Tallart* n'est pas envoyé Prisonnier à *Londres*, après la Victoire signalée que les Alliés remportèrent à *Hochstet*, la Reine *Anne* n'est pas gagnée, l'*Angleterre* ne se détache pas de l'*Empire* & de la *Hollande*, la *France* est ouverte; ses Frontières sont resserrées, & sa Puissance, considérablement diminuée. Le destin d'un Royaume dépend quelquefois des talens, de l'habileté, ou de la vie d'un seul Home.

Crom-

Cromvel, alloit ravager toute la Chrétienté, dit Pascal; la Famille Roïale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de Sable, qui se mit dans son Urétère; Rome même alloit trembler sous lui; mais un petit gravier qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa Famille abaissée, & le Roi rétabli. Donés à Alexandre plus de modération ou moins de courage, Darius n'est pas détrôné, & l'Empire des Perses subsiste. Une bagatelle peut produire une grande Révolution, & des Guerres funestes. Bien humble & très affecté, qu'un Favori trouva au bas de la Lettre d'un Prince, au lieu de *très humble & très obéissant*, qu'il prétendoit lui être dû, le mit dans une telle colère, qu'il jura, en déchirant la Lettre du Prince, que cette incivilité lui causeroit la ruine de son Pais; ce qui arriva en éfet. Il ne faut souvent que l'Ambition, l'Intérêt ou le Caprice d'un seul Home, pour produire la désolation de plusieurs, & pour déchirer un vaste Pais. La Faction des *Prasini* & des *Veneti* fût aussi fatale à Constantinople que celle des *Guethpes* & des *Gibelins* le fût à l'Italie; bien qu'elle ne procédât que des inclinations différentes qu'on avoit à l'égard de deux Théâtres publics, dont l'un étoit nommé le *bleu*, & l'autre le *verd*.

Quelle fut la cause des Guerres Civiles entre *César & Pompée*? L'Ambition, ou l'Orgueil; l'un ne vouloit point d'égal, & l'autre point de supérieur. Les Romains se partagèrent entre ces deux Ambitieux come s'ils n'avoient eu que le choix de leurs Tyrans, & furent les joutets & les victimes de leurs passions. L'Inimitié & la Vengeance passèrent des Pères aux Enfans; la Postérité de *César & de Pompée* ne se ressentit que trop long-tems de leurs jalousies & de leurs Animosités. Quand une fois les Esprits ont été ébranlés fortement, le calme ne revient pas sitôt. C'est à cette occasion que *Lucain* fait cette judicieuse Réflexion; *Faut il comettre, dit il, un si grand nombre de Crimes pour savoir qui de CESAR ou de POMPEE sera le Maitre de Rome? A peine devoit-on acheter à ce prix le bonheur de n'avoir ni l'un ni l'autre pour Maitre.*

Les Passions de quelques Particuliers peuvent amener la calamité publique. Les querelles & la jalousie entre *Grimaldi*, & *Spinola*, tous les deux des principales Familles de *Gènes*, faillirent à renverser cette République. *Grimaldi* étoit à la tête des Nobles, & *Spinola* favorisoit secrètement le Peuple, dont il avoit besoin pour exécuter ses projets. Il étoit parvenu à la première place par
ses

ses brigues, & conservoit son crédit en flattant la vanité de ceux qui lui pouvoient aider à le maintenir; mais plus vindicatif qu'ambitieux il se servoit de son Autorité, moins pour s'élever au dessus de ses Egaux, & assujettir sa Patrie, que pour humilier & opprimer ses Ennemis. Loin d'arrêter les mouvemens d'un Peuple inquiet & soupçonneux, il faisoit naître l'Orage, pour faire parade de son habileté & gouverner seul le Vaisseau; il faisoit tourner le Tableau des Loix quand elles s'oposoient à la vengeance; il immoloit sa Patrie à ses injures personnelles, & vouloit affermir sa Domination sur la ruine de ses Ennemis, sans penser que les traits qu'il lançoit contr'eux pouvoient retomber sur lui même. Pouvant jouer le beau & grand Rôle de *Cicéron* & donner la Paix à sa Patrie; peu s'en falut, qu'il ne jouât celui de *Catilina*, & qu'il n'en causât la désolation. Il sembloit vouloir obtenir par l'intrigue & par la cabale les Emplois dont ses talens & son Esprit le rendoient digne, & qu'on auroit accordé sans peine, à son mérite & à sa naissance. *Grimaldi*, qui lui étoit opposé, avoit plus d'ambition, mais moins de souplesse; il mettoit de la roideur & de la sévérité, là où il ne falloit que de la modération & de la prudence; il nommoit

sage politique, fermeté louable, ce qui n'étoit, dans le fond, que dureté de tempérament, & une dangereuse opiniâtreté. Il apelloit Coups d'Etat, ce qui n'étoit que des Coups portés à l'Etat; il auroit voulu gouverner aussi despotiquement une République libre, que *Richelieu* avoit gouverné un Etat Monarchique. Le Peuple fût la dupe, & pensa devenir la victime de ces jalousies & de ces animosités particulières; il s'émût, come s'il s'étoit agi de ses Droits & de son Salut. La plupart, sans entendre l'état de la Question, sans même l'avoir étudiée, décidoient au gré de leur caprice & de leurs préjugés; l'on mit en péril la Liberté en voulant la soutenir par la violence.

Artisans insensés des Discordes Civiles

N'acusés point le Ciel de vos calamités;

Vos haines, vos complots, vos partialités,

Sont les premiers Tirans qui désolent vos Villes.

Nous venons de voir que le Caprice, l'Ambition, & la Vengeance sont des Vents très dangereux, & qui produisent bien des Tempêtes & des Ravages. L'Intérêt, ce ressort bas & honteux, n'est pas un mobile moins fort & moins funeste; il a causé aux *Portugais* la perte de l'Isle de *Ceylan*. Un *Gouverneur Portugais* enleva à un Insulaire
un

un Eléphant, dont le Roi de *Candy* lui avoit fait présent : Il en fut extrêmement irrité, & résolut de s'en venger ; mais comme il n'étoit pas assez fort pour chasser les *Portugais* de l'Isle, il apella les *Hollandois*, qui après divers Combats, s'en rendirent enfin les Maitres. Quelques Voyageurs rapportent que le Roi de *Pégu* & le Roi de *Siam*, quoi que très proches Parens, se firent une cruelle Guerre, au sujet d'un Eléphant blanc ; elle fut si longue & si horrible qu'elle couta la Vie à plus de deux cents mille Persones.

Oserois-je le dire ? Mais pourquoi ne le dirois-je pas, puisque c'est une vérité ? De toutes les passions qui agitent les Homes, l'Amour est celle qui a cause le plus d'éfets sinistres, quoi qu'il ne paroisse qu'une bagatelle, aux yeux des Sages. La ruine de *Troies* ne vint que de ce que *Pâris* avoit donné la Pome d'Or à *Venus*, plutôt qu'à *Minerve*, ou à *Junon*, ou de ce qu'il avoit enlevé *Hélène* à *Menelas*, son premier Epoux. Quelle est la cause de la Déroute de *Marc Antoine* & de la Victoire d'*Auguste* ? La passion d'*Antoine* pour *Cléopatre*, Reine d'*Egypte*. Ce Triumvir n'est pas un fugitif qui se dérobe aux fers de son Vainqueur ; c'est un Amant tendre & passionné, un Captif volontaire, qui suit en Esclave le Vaisseau d'une

Maitresse craintive & timide ; difons mieux, c'est un Home foible qui préfère la poffeffion d'une belle Femme à l'Empire de l'Univers. On raporte que l'Amiral *Bonnivet* ne voulut pas prendre *Milan* qu'il affiégeoit, crainte d'expofer à la licence éfrénée du Soldat la *Signora Clarice*, qu'il adoroit. Les plus grands Homes ont été le plus fufceptibles d'une paffion, qui ne refpecte point les Héros, & qui fe fait fentir également à tous les Humains. *Les Ames des Empereurs & des Savetiers*, dit *Montagne*, font jettées à même moule ; la même raifon qui nous fait fouëter un *Page*, tombant en un *Roi*, lui fait ruiner une *Province* ; pareils apétits agitent un *Ciron* & un *Eléphant*.

Un Historien affure que la vraie caufe de la Guerre qu'*HENRI IV.* entreprit contre l'Espagne, étoit le defir de voir & d'enlever la Princesse de *Condé*, de qui il étoit amoureux, & qui s'étoit retirée à *Bruxelles*. *Fulvie* exita *Marc Antoine*, fon Epoux, à faire la Guerre à *Octave*, qui avoit refusé de répondre à fa paffion & de la venger de *Glaphire*, que fon Mari aimoit ; furquoi *Octave* fit un Epigramme latine que *Mr. de Fontenelle* a traduit de cette manière.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
Fulvie à fes beaux yeux me veut affujettir.

*Antoine est infidèle, hé bien donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?*

Qui moi, que je serve de Fulvie !

Suffit-il qu'elle en ait envie ?

*A ce compte on verroit se retirer vers moi,
Mille Epouses mal satisfaites.*

*Aime moi, me dit-elle, ou combatons. Mais
quoi !*

Elle est bien laide ; allons ; sonés Trompettes.

Charles II. Roi d'Angleterre avoit une Maitresse fort-belle. Un Peintre les représenta dans une assitude licentieuse. Mr. de Wit, Pensionnaire de Hollande, acheta ce Tableau. Ce fût un des motifs de la Guerre que Charles déclara aux Hollandois, l'an 1672. où tant de Sang fut répandu.

Les Princes publient de beaux Manifestes ; ils dorment à leurs Entreprises les plus belles Couleurs ; ils ont soin d'étaler avec art les motifs les plus raisonnables & les plus justes. L'Amour seul pénètre les vraies raisons de leurs desseins & de leurs projets : Il se joue de la fausse Politique des Ministres, & sourit tout bas de la crédulité des Peuples.

L'Amour n'est pas là seule passion qui fasse mouvoir les Homes. On dit que *Sehim II.* Empereur des Turcs, n'entreprit la Con-

quête de l'Isle de *Chipre*, que parce que faisant la débauche avec un Juif *Portugais*, nommé *Jean Michés*, & trouvant le Vin de *Chipre* délicieux, ce Juif lui dit qu'il falloit l'épargner, ne croissant pas dans ses Etats. Hé bien ! repliqua le Sultan, il faut se rendre Maître de cette Isle, les Vignes seront à nous, & rien ne nous empêchera de boire à longs-traits de ce précieux Nectar. Il prit en éfet l'Isle de *Chipre* l'an 1571.

Le Monde est come une vaste & immense Décoration, que les plus petits Cordages font mouvoir. L'Univers ne tient en quelque sorte qu'à un fil d'Araignée, presque imperceptible. Si des Oies n'avoient réveillés, par leurs cris, les *Romains* qui gardoient le Capitole, les *Gaulois* s'en rendoient Maîtres par surprise. Rome n'étoit plus, & *Camille* seroit venu trop tard pour la délivrer. Un peu de poussière, poussée contre le Visage de ces mêmes *Romains*, leur fait perdre la Bataille contre les *Parthes*, cause leur entière dérouté, & la mort tragique de *Crasus*, qui les comandoit. Les *Portugais*, assiegeant la Ville de *Tamby*, les Habitans de cette Place lâchèrent une si grande quantité de Mouches à miel, qui abondent dans ce Pais, qu'ils furent obligés d'abandoner le Siège, & de se retirer. Quelques coups de

Can-

Canne, donés mal à propos, à des Gens de la lie du Peuple, n'ont-ils pas fait perdre aux *Autrichiens* la Ville de *Gènes*. Ils furent come le signal de la Liberté, & le prétexte à l'émeute, qui amena la Révolution. On raporte que la Reine *Anne* ne quita le parti des Alliés, l'an 1710; que pour une bagatelle. Cette Princesse eût envie d'un Manchon d'une Mode nouvelle; elle chargea la Duchesse de *Marlbourog* qui étoit sa Favorite, de l'acheter; elle le marchand& & se tint à 3. Guinées. Quelques jours après la Reine vit ce fatal Manchon aux Mains d'une Dame de la Cour, à qui un Millord en avoit fait présent; elle fut piquée, éloigna la Duchesse de la Cour, & la disgrâce de la Femme entraîna celle du Mari; ce qui fut le salut de la *France* & la ruine des *Alliés*.

Il s'en falut peu que la *Hollande* ne fut entièrement subjuguée par Louis XIV. l'an 1672. Quelle fût la cause de cette Guerre? Une Médaille, que quelques *Hollandois* indiscrets avoient fait fraper après la Paix d'*Aix-la-Chapelle*, dont les *Etats Généraux* avoient été les Médiateurs, l'an 1668. Cette Médaille représentoit la *Hollande*, sous l'Emblème de *Josué*, qui arrêtoit le Soleil, avec cette Dévise, *Coram Josue stetit Sol*. L'allusion étoit sensible; les

Provinces Unies avoient en éfet arrêté les Conquêtes de *Louis XIV.* Ce Prince ne pût leur pardonner un Monument qui les faisoit regarder come les Arbitres de la Paix & de la Guerre. La rapidité de ses Conquêtes ne laissa pas aux *Hollandois* le tems de se reconoitre ; il sembloit , come le dit un Poète , que le *Destin* à ses yeux n'osa balancer , & que la Victoire marcha devant lui. Ils eurent besoin de tout le courage & de toute la prudence du Prince d'*Orange* , pour éviter une ruine totale ; encore ne pûrent-ils sauver leur Pais , qu'en lâchant les Ecluses , & en se cachant en quelque forte sous les Eaux , à qui la *Hollande* doit , & sa naissance , & ses richesses , & son salut.

Une Tête de plus ou de moins en Europe , combien de troubles , de Guerres , & d'Événemens ne pourroit-elle pas causer ! On fait que l'équilibre entre les Puissances ne tient qu'à très peu de chose. Si cet équilibre venoit à manquer , qui peut prévoir quelles en seroient les suites ! Lors qu'une chose subsiste , on ne voit pas à combien peu il tient qu'elle ne soit autrement. Une Révolution est remarquable ; mais ce qui l'empêche n'est pas aperçû.

Nous avons vû que les plus grands Événemens sont liés aux plus petits. Ce qui
pa-

paroit le plus important n'est certain qu'autant que les détails qui paroissent indifférens, quelquefois puérides, sont réglés & fixés dans le Plan général. Les plus petites choses négligées ou observées, ne décident pas moins du fort des Homes, & des plus grands Princes, que de celui des Etats. Si *Archias*, Tiran, ou Souverain de *Thèbes*; n'eût pas méprisé l'avis d'une conjuration, tramée contre lui, & qu'il n'eût pas dit, *A demain les Affaires*; il n'eût pas été massacré.

Mais ce ne seroit pas raisonner juste, de s'arrêter uniquement aux causes extérieures des plus grands Evénemens: Les Homes délibèrent, forment des projets, exécutent; mais il y a une Cause suprême & invisible qui dispose, à son gré, du fort des Etats & qui transporte la Courone à qui il lui plait.

*Des plus puissants Etats la chute épouvantable
Quand il veut n'est qu'un jeu de sa main redoutable*

RACINE.

Un Prince lève des Troupes, déclare la Guerre; il n'a peut être en vüe que de satisfaire son Ambition, sa Vengeance, ou quelque autre passion: Ce Prince a son but; mais la Providence à le sien; c'est elle qui le dirige, qui dissipe ses Ennemis devant
lui,

lui, & qui arrête le cours de ses Triomphes; c'est elle qui fait passer successivement la Victoire & la Domination d'un Empire à un autre. La *Perse* après avoir menacé long-tems la *Grèce*, est elle même subjuguée: Son superbe Vainqueur meurt à *Babilone*; ses Successeurs font place aux *Romains*. Ce sont come des Flots rapides qui se succèdent, se heurtent, se précipitent les uns sur les autres; mais dont l'impétuosité est arrêtée par un peu de Sable. Les Homes, toujours foibles, toujours impuissans, ne sont que des Instrumens, dont se sert l'Etre suprême, pour maintenir l'Ordre qu'il a établi. Ils sont tour à tour les Ministres de ses graces ou de ses Vengeances. Il les conduit, come par la main, pour châtier les Peuples, ou pour les faire prospérer. Ainsi rien n'est plus faux que ce que dit *Euripide*, que les Dieux ne se mêlent que des grandes choses, mais qu'ils abandonent les petites à la Fortune; come si la multitude des affaires pouvoit les laisser, ou les fatiguer; come si la Divinité qui préside à tout, pouvoit laisser échapper quelque chose! Les Homes-apellent petit, ce qui ne frappe pas leurs Yeux; mais DIEU, n'est pas moins grand, & ne marque pas moins son pouvoir lorsqu'il empêche une Révolution, que lors qu'il

l'a

l'a produit ; lorsqu'il arrête, d'un mot, la fureur des flots de la Mer, que lorsqu'il lui permet d'inonder le rivage, & de ravager la Terre.

Une preuve que Dieu ne veille pas moins sur les petits Evénemens que sur les grands, qu'il les dirige, & les tient tous, come dans sa main, qu'il souffle, quand il lui plait, sur les projets les mieux concertés, & qu'il ne faut qu'une bagatelle pour les dissiper, c'est ce qui arriva à Genève le 12. Décembre 1602. Un rien fit échoüer le Complot d'un Prince voisin, dont il sembloit que l'exécution étoit immanquable, & qu'on y touchoit. La Mère de Madame *Hervart*, se trouvoit heureusement dans cette Ville, ce jour là, au raport de *St. Evremond*, de qui je tiens ce fait; elle étoit enceinte; les douleurs de l'Enfantement la surprirent pendant la Nuit; la Servante du Logis courut chercher une Sage Femme; chemin faisant, elle aperçût une grosse troupe de Soldats Etrangers, qui étoient déjà entrés dans la Ville, à la faveurs des ténèbres, & d'autres qui escaladoient les Murs; elle réveille les Citoiens, en criant aux Armes; ils sortent, n'ayant presque, malgré la rigueur du froid, pour vêtemens, que leur Epée; notwithstanding la surprise & l'obscurité, ils repoussent

et l'Ennemi, qui se croïoit déjà victorieux, & chantoit triomphe. Ils assurent ainsi par leur courage, leurs Loix, leur Liberté, & leur Religion; tant l'Amour de la Patrie a de force sur des Cœurs grands & généreux.

*aimant plus que la Mort un honteux esclavage,
trouvent leur rempart dans leur propre courage;
leurs fiers Ennemis rompent les Bataillons,
de leur Sang impur engraisent les Sillons.*

Le fameux Bèze qui avoit alors 80. Ans, célébra par un beau Cantique cet Evénement, digne d'être transmis à la Postérité plus reculée, & où le bras du Tout-Puissant s'est manifesté.

nos Sages Aïeux maintien l'heureux Ouvrage.

*Que ce précieux Héritage,
Qui remplit aujourd'hui nos Vœux,
passe, en passant à nos derniers Neveux,
Faire leur bonheur d'âge en âge!*

GENÈVE.

ME-



METHODE NOUVELLE

*Pour rétablir & renouveler une Prairie
vieille & usée.*

Comme je crois, *Messieurs*, que tout ce qui tend à perfectionner l'Agriculture est du ressort de vôtre Journal, je vous envoie un petit Morceau sur la manière de renouveler les Prairies. Il y a trois ou quatre Méthodes conués pour rétablir un vieux Pré, que l'on trouve développées dans la *Maison rustique*, dans le *Dictionnaire Oeconomique*, & ailleurs. Mais il y en a une autre, dont je me fers, que je n'ai vû, ni indiquée, ni pratiquée nulle part, & qui me paroît cependant la plus courte, la moins dispendieuse, la plus profitable, qui conduit directement au but qu'on se propose, & de la manière la plus simple & la plus efficace. Je vais la comuniquer au Public.

Vous avez un vieux Pré quelconque, supposons qu'il soit de quatre Arpens ou de 1600. toises, de 8. pieds chacune. Il est devenu si maigre & si éfrité, qu'il ne vous rend pas un Chariot de foin. Voulez vous le réta-

rétablir & qu'il vous en rende six fois autant ? Pratiquez ce qui suit.

Faites le rompre avec la Charüe à coureau , sur la fin d'Octobre , après en avoir fauché le Regain & y avoir laissé paître les Bestiaux. En le rompant , coupez le gazon ou la motte , enforte qu'elle ait deux pouces & demi d'épaisseur , & pour la largeur qu'elle soit aussi grande qu'il se pourra. Il n'y a point de Laboureur qui entende médiocrement son métier , qui ne sache faire cela. Faites ramasser par des Femmes ces gazons , & rangez les en des tas égaux. Cet arrangement peut se faire de diverses façons , mais le meilleur est celui-ci. Sur 28. toises de Pré , destinez en deux pour amonceler les gazons. Ces Monceaux auront ainsi environ 3. pieds de hauteur ; car la superficie de 13. toises de gazon de 2. pouces & demi d'épaisseur , mise sur l'étendue d'une seule toise , forme une hauteur de 32. pouces & demi. Alignez ensuite régulièrement tous ces Monceaux , come vous verrez dans la figure ci-après.

Quand tout vôtre Pré aura été dégazonné & mis en Monceaux , il s'agit de faire labourer avant l'Hiver le Terrain épelé. Et come les Labours produisent alors de grosses mottes de terre , il faut les casser avec
maillots

maillots & autres agents. Vous laissez ensuite meurir en repos votre Terrain jusqu'au Printems. Alors dans le Mois de Mars vous le labourez une seconde fois, & vous cassez encore les mottes, & aussi tôt après vous y semés de l'Orge, qui vient très beau dans cette terre novale.

Après la Moisson de l'Orge, il faut préparer le terrain, pour y semer du Froment sur la fin de Septembre, ou du Seigle, selon la qualité de la terre & du climat. Pour cela il faut le labourer deux fois. La première fois, d'abord après que l'Orge a été enlevé, sans aucun délai; la seconde deux Mois après, peu de jours avant que de semer le Blé. Ce Blé fera magnifique & la Récolte en fera très'abondante. Il meurit parfaitement entre les Monceaux, & jamais il n'est venté, parce que les Monceaux le garantissent contre la violence des Vents.

Après cette seconde Récolte, si vous voulez tenir en labour votre terrain encore l'Année suivante, pour y faire une troisième Récolte, ce ne sera que mieux, parce que la terre des Monceaux se bonifiera & se menifiera toujours d'avantage. Et c'est aussi ce que je pratique. Ainsi, aussi tôt après la Moisson, vous ferez labourer votre terrain, & 2. Mois après, vous ferez réitérer ce tra-

vail, ce qu'on appelle biner : Quand cela sera expédié, vous semerez v^otre Blé. Cette seconde Récolte de Blé, ne cédera point en beauté & en abondance à la première. Et pour profiter du reste de l'Année, après que vous aurez recueilli ce Blé, vous ferez labourer v^otre Terrain incontinent, & vous y semerez du Blé sarazin, que vous couperez en Novembre.

Voilà quatre Moissons, ou quatre Récoltes différentes, qu'on peut faire en trois Ans, sur un Pré mis en labourage. Et je m'en tiens là. La quatrième Année je remets mon Pré en nature. Ceux qui seroient pressés de Fourages, pourroient même le rétablir dès la 3^{me}. Année, sans en craindre d'autre inconvénient, que la privation d'une belle Récolte de Blé.

Pour remettre mon Pré en nature, je fais labourer mon terrain, sans aucun délai, dès qu'il est dégarni du Blé sarazin, ce qui arrive dans le courant du Mois de Novemb. Enfin au Mois de Mars suivant, je recommence un nouveau & dernier labourage. Je fais faire ce dernier labour aussi profond qu'il est possible. Quelquefois même, je fais passer une seconde Charûe immédiatement après la première, qui entre dans la même raie, qui mord le terrain, le soulève & le péné-

pénètre deux ou 3. pouces plus avant que n'avoit fait la première Charue. Après quoi, s'il y a des mottes, je les fais casser. De cette façon, j'ai 10. pouces de terre bien labourée, ce qui est très avantageux. Ce n'est pas tout. Je fais tout de suite défaire mes monceaux réservés jusqu'alors, j'en fais éparpiller la terre également sur mon terrain environ de deux pouces d'épaisseur. Alors il se trouve avoir un pied de terre bien remuée & de terre excellente, sur tout celle qui est à la surface.

On sent bien en éfet, que la terre de mes monceaux, après trois ans de repos, est devenue des plus excellentes, & meilleure même que du fumier, parceque les herbes & racines s'étant pourries & consumées, & cette terre n'ayant rien eu à produire, elle doit se trouver toute remplie de fels & de bons succs. Elle est même si bone, qu'en l'étendant sur le terrain, sans y rien semer, ce terrain s'empréeroit de lui même très facilement. Cependant pour plus de sûreté & de profit, semés dessus ce qu'on sème à l'ordinaire, savoir de l'Avoine mêlée avec autant de graine, de foin, de fénasse, de trèfle & d'ésparcette. Après quoi quand vous aurez fait passer la Herse deux fois par dessus, en croisant, vous gouvernerés & ma-

niérés vôte Pré, come on gouverne les Prés nouvellement semés.

On ne fauroit croire la quantité de Foin qui en provient, & pendant plusieurs Anées de suite. De quelque autre manière que j'aie fait valoir mes Prez, aucune ne m'a réussi si bien que celle-ci. On n'a point besoin de Fumier, & cette méthode fait plus d'éfet & plus long-tems, que la manière ordinaire qu'on suit, de couvrir tout un Pré de Fumier. Pendant 8. ou 9. ans de suite, vous aurez par ce moien les meilleurs Foins du monde & en grande abondance. Que si au bout de ce tems là, pour entretenir vôte Pré sur un bon pied, vous voulez y mettre du fumier, il fera alors à merveille.

Et qu'on ne s'imagine pas que la façon des monceaux est longue, & coute beaucoup. Point du tout. C'est un ouvrage de Femmes. Deux Femmes robustes en font 5. 6. à 7. monceaux par jour. On peut faire prix avec elles, come jefais, à un batz par monceau. Et come sur 4. Arpens, il y a 110. monceaux à faire à peu près, l'ouvrage ne revient pas à Douze Francs; ce qui est une bien petite Some. Comparez la en éfet avec le coût de fumier, vous verrez combien celui-ci l'emporte. Pour couvrir come il faut quatre Arpens, de Fumier, on en a besoin de 36. Chariots, qui

qui tant pour l'achat que pour le transport, reviendront près de 100. Francs, Argent courant. J'épargne donc par ma Méthode 84. à L. 88. sans compter les autres avantages qu'elle a.

Les Monceaux se font fort vite, parce que le Gazon se trouve à portée & aux environs. On met ces Gazons l'un sur l'autre, verd contre verd, afin de les faire mieux pourrir. Il faut mettre les plus larges dans les bords, & les arranger perpendiculairement, afin que la Muraille de terre ne se défaîsse pas, & qu'elle en soit plus solide. On peut après cela jeter au milieu les autres, sans trop se piquer d'arrangement pour avoir plutôt fait.

Quand les Monceaux sont faits, come ils empêchent la Charûe d'aller par tout, on remûe la terre avec une pèle de Jardin dans les endroits où la Charûe ne peut aller, & particulièrement dans l'intervale qui se trouve entre deux Monceaux placez dans la même ligne.

Lorsque l'Herbe a levé, & qu'elle est haute de 3. à 4. pouces, je fais la visite de mon Pré, & si je remarque des places qui ne soient pas vertes, je les fais semer, & je couvre la semence d'un pouce de la terre de mes Monceaux, que j'ai conservée pour

cela. Au mois d'Octobre , je fais une autre visite , & alors sur les places qui ne sont pas bien empréées , je mets un peu de fumier , si je n'ai plus de terre. Par ce moien il n'y a aucun petit coin de mon Pré qui ne me raporte.

Pendant les trois ans , que mes Monceaux restent en place , pour profiter du terrain qu'ils ocupent , je plante dessus des Courges , ou des Haricots , sans craindre aucun préjudice.

J. T. D. F. M.







R E P O N S E

De Mr. ROUSSEAU à quelques Critiques qu'on a fait de son Discours, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon l'an 1740.

C'Est en vain, *Monsieur*, que vous m'invités à réfuter les Critiques qu'on a fait de mon Discours; l'Académie de *Dijon* a publié son Apologie en le couronnant: Elle a trop de goût & de discernement pour acorder le prix à une Pièce ou mauvaise où dangereuse. On fait que je ne l'ai point brigué; je n'avois pas même l'honneur d'en être conu; & quand j'aurois eu cet avantage, mon état ni ma fortune ne sollicitoient pas pour moi. Je ne le dois donc qu'à la justice, & à la force de la Vérité. Quelques uns de mes Censeurs sont si fort au dessus de moi par leur Naissance & par leur pouvoir, qu'il y a une sorte de gloire à mériter leur attention, & à tomber sous leurs coups. Il ne me convient pas de combattre des Ennemis qui commandent à des Légions; il n'appartient qu'aux *Alexandres* de se mesurer avec des Rois.

D'autres Combatans moins redoutables

K k 4 font

font entrés dans la même Carrière, & j'aurois pû, sans témérité, entrer en lice avec eux ; mais les Armes n'étoient pas égales. Je citois des Faits incontestables, & ils leur oposoient des Raisonemens, très beaux, à la vérité, & auxquels j'étois tenté d'applaudir moi même mais qui ne peuvent renverser ce que toutes les Histoires établissent. On ne sauroit nier, par exemple, que les Mœurs des *Romains*, celles des *Grecs*, & en particulier des *Athéniens* ne fussent les plus pures, lors qu'elles étoient les plus simples, & qu'ils ne conoissent pas encore les charmes séduisans de la Poésie & de l'Eloquence. Les Sciences sont plus & mieux cultivées en *Suisse* qu'elles ne l'ont jamais été ; mais je le demande, & je prie que l'on me pardonne cette Question ; La Nation *Helvétique* vaut-elle mieux aujourd'hui qu'elle ne valoit autrefois ? Les Enfans, plus éclairés peut-être que leurs Ancêtres, ont ils plus de candeur & de probité ? Il semble qu'à mesure que l'Esprit s'ouvre aux Connoissances, le Cœur s'ouvre aussi aux Passions ; come si elles leur servoient d'aliment, & qu'elles leur aprissent le funeste secret de se satisfaire. Une heureuse Ignorance n'est-elle pas préférable à un Savoir qui enorgueillit, ou qui plonge dans des spéculations vaines ou dangereuses ?

gereuses? La Connoissance de nos Devoirs n'est pas loin de nous; le suprême Législateur, qui en ordonne la pratique également à tous les Homes, n'a pas réservé cette découverte aux seuls Savans, & ne l'a point cachée dans des Abimes profonds. Un Ancien Père a dit, que l'Ame de l'Honête Home étoit née Chrétienne; on peut dire aussi, que l'Ame de l'Honête Home est née savante, puis quelle fait tout ce qu'il faut savoir pour observer les Loix de l'Equité, & pour pratiquer la Vertu. Nous n'avons besoin pour cela, ni des leçons de *Cujas*, ni de celles de *Newton*. Ce ne sont pas ceux qui ont le plus étudié les Loix qui les pratiquent le mieux; ce n'est point en mesurant des Lignes & des Surfaces qu'on apprend à être bon Citoyen, bon Fils, ou bon Père. *La droite Raison*, dit *Cicéron*, est bien près de nous, puis qu'elle est gravée dans nôtre Cœur; elle est conforme à la Nature, commune à tous les Homes, éternelle, & immuable. Elle ne ressemble point à ces Loix inconstantes & bornées, qui sont resserrées par des Fleuves, & par des Montagnes. Celle dont je parle n'a point d'autres limites que le Monde entier. Cette Loi s'explique d'elle même, & n'a pas besoin d'Interprète; elle n'est pas autre à Rome, & autre à Athènes; elle n'est point autre aujourd'hui & autre demain. C'est

la même Loi éternelle & invariable, qui est donnée à toutes les Nations, en tout tems & en tout lieu; parce que Dieu, qui en est l'Auteur, & qui l'a lui même publiée, sera toujours le seul Maître, & le seul Souverain de tous les Hommes.

Comparons l'immutabilité de cette Loi & sa clarté, avec l'inconstance & l'incertitude des Sciences humaines, & nous verrons, ce qui mérite la préférence; & ne croiés pas que dans la seule vüe de décrier les Sciences, je n'examine que les plus incertaines, ou les plus frivoles, je laisse à l'écart l'étude laborieuse & stérile des Langues, & j'ose porter une main profane sur celles que vous regardés come les plus évidentes & les plus utiles; sur celles qui ont pour Auteurs ces Hommes respectables, qui paroissent envoiés du Ciel pour éclairer le Monde. Dans la République des Lettres, vous ne conoissés rien au dessus de *Descartes* & de *Neuton*; ébranler l'Edifice qu'ils ont élevé, c'est détruire & renverser le Batiment le plus beau & le plus solide que l'Industrie & l'Intelligence Humaine ait jamais fondé; cependant voici ce qu'un habile Home a publié du Système de *Descartes*. On ne sauroit expliquer, dit-il, aucune production de la Nature par des Principes purement mécaniques; rien n'est plus imaginaire & plus vain, que de suposer,

avec

avec Descartes, que d'un simple mouvement circulaire imprimé par le Suprême Agent aux parties de la Substance étendue, le Monde entier, avec ses diverses parties, ses appartenances ; & ses phénomènes divers, ait pu être produit par une conséquence nécessaire des Loix du Mouvement. Un autre Auteur, non moins célèbre, parle ainsi de l'Hypothèse de Neuton. Ne s'agit-il que de prononcer le mot d'Attraction, pour doner une Idée nette de ce qu'on veut exprimer ? Le Principe de l'Attraction ne sauroit s'expliquer par des Causes naturelles ou phisiques. Dans l'exacte vérité, tous les Agens sont incorporels, & entant que tels, hors du ressort de la Phisique. Rien de plus beau & de plus comode, ajoute-t'il, que l'Hypothèse de l'Attraction, lors qu'il s'agit de rendre raison des mouvemens de ces grands Corps qui ornent l'Univers ; mais est-il question de Phénomènes sublunaires, de ces effets que nous voions de plus près, & dont l'examen nous est plus facile, la Vertu attractive devient un Prothée, qui change de forme à chaque instant. Il faut que la Nature agisse bien mystérieusement puis qu'après tant de recherches on a encore tant de peine à savoir come elle s'y prend. Pour moi, je pense que nous mesurons le prix des Sciences, non à leur importance, ou à leur utilité, mais à la difficulté que nous trouvons à les aquerir, & à la

la gloire que l'on y atache, sans réfléchir que plus une chose est rare & difficile, moins elle entre dans le Plan du Créateur, & moins elle est précieuse devant lui. Il a voulu que le Blé fut le plus abondant de tous les Grains, parce qu'il est le plus nécessaire, & que le Fer fut aussi le plus abondant de tous les Métaux, parce qu'il est le plus utile. Pouffés plus **B**in cette Réflexion, & dites : La Raïson, ou si vous le voulés, le Bons-Sens est, pour les Homes, le Guide le plus nécessaire & le plus fidèle, aussi Dieu l'a-t-il distribué avec assés d'égalité; mais la Science étant moins utile, n'étant proprement qu'un don de parade & d'un usage dangereux, il n'a pas voulu que tous les Homes fussent propres à l'aquerir, & c'est peut-être pour cela, qu'il a répandu des nuages sur les Découvertes & les Observations les plus importantes, & qui font le plus à nôtre portée.

Croiriés vous, *Monfieur*, que l'*Anatomie*, qui est une Science de pratique, & dont les Objets font sous les yeux, ait ses doutes & ses incertitudes : Voici cependant ce que dit Mr. *Le Cat*, grand & célèbre Anatomiste, & dont le témoignage ne vous est pas suspect. *Nos Maitres*, dit-il, *les Fondateurs de nôtre Art*, si respectables par leurs Observations, nous ont doné presque par tout, en fait de Théorie, des éfets pour des causes, & des mots pour

des choses. Les Sensations, les Passions, la Mémoire, l'Imagination, sont encore un Mystère inexplicable. Nous n'en savons ni la cause, ni l'origine. Sont elles produites par les impressions ou les traces que les Objets extérieurs ont imprimé dans le Cerveau, ou sont elles l'ouvrage du Fluide qui y circule? Rien de manifeste, ni de démontré; par tout des ombres & des apparences, que l'on prend pour des Vérités, & qui furent come des Fantomes, quand on veut les saisir. On peut dire du Monde Physique, ce que dit *St. Paul*, en parlant de cette Terre comparée au Monde intellectuel & avenir, que nous ne voyons les Objets qu'en partie & au travers d'un Miroir obscur.

Mais n'est-il pas possible de sortir de ces ténèbres? Sommes nous condamnés à un doute perpétuel, ou à une entière ignorance? Non, *Monsieur*, il nous reste la Religion, dont le Flambeau dissipe cette Nuit épaisse, & nous éclaire au milieu de cette sombre carrière; mais ce précieux Flambeau, il n'a pas tenu à quelques Savans de l'obscurcir, ou de l'éteindre. La plupart des Théologiens ont séparé ce que l'Auteur de la Nature avoit uni, & d'une seule Religion ils en ont fait mille. Le fruit d'une vaste & profonde lecture des Ouvrages Théologiques avoit été de persuader à l'Illustre *Bohæave* que la Ré-

ligion très simple au sortir, pour ainsi dire, de la Bouche de DIEU, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vicieuses subtilités philosophiques, qui n'ont causé que des dissensions éternelles & les plus fortes de toutes les haines. Il étoit tenté de soutenir une Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & qu'il en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Savans?* S'il m'étoit permis de chercher les raisons de ce Problème, je croirois les trouver dans leurs explications louches ou forcées; dans la hardiesse de leurs décisions, qui ne sont souvent fondées que sur leur propre autorité, & dictées par l'Orgueil, ou par l'Intérêt: Je les trouverois dans les Doctrines absurdes, fabuleuses, & tout à fait opposées à la Raison, & au bien de la Société, que la Superstition a mêlées à la pure Révélation, émanée du Ciel. On ne peut douter que les défauts d'un grand nombre d'Eclésiastiques, d'ailleurs très Savans, n'aient fait un grand tort à la Religion, & n'aient nui à ses progrès. On n'a qu'à ouvrir les Annales de l'Eglise, pour être, en quelque sorte, Témoin & Spectateur de leurs Disputes aigres & obscures. Avec quelle facilité, ne prodiguoient-ils point à leurs Adversaires les noms odieux d'Héré-

tiques & de Schismatiques ? Loin d'instruire & édifier les Chrétiens, ils leur inspiroient une horreur, qui retomboit, en quelque sorte, sur la Religion: En voulant étendre l'Empire de certains Dogmes, qu'ils forgeoient eux-mêmes, ils resserroient le Règne de la Morale, ordonnée de DIEU, & qui établit parmi les Homes l'ordre & la paix. Lors même qu'ils avoient raison dans le fond, ils avoient tort dans la forme, & en approuvant leur jugement, on ne pouvoit que blâmer leurs clameurs, leurs injures & leur procédé. Les Anciens avoient placé les Graces à la suite de la Sageffe, & eux y mettoient la Haine, la Vengeance, & la noire Envie.

Je ne vous dirai rien de l'étude de l'Histoire; vous savés, que si elle fournit quelques bons exemples, elle en fournit aussi une infinité de mauvais.

Je crains bien, après ce que je viens de dire, que vous ne me soupçonés d'être Ennemi des Sciences, & que vous ne me tâxiés d'ingratitude pour les Muses, à qui je dois toutes les douceurs de ma Vie. Vous seriés injuste, si vous formiés un jugement si précipité. Je n'ai pas si tôt oublié que ce sont les Muses qui m'ont tiré de l'obscurité, & qui m'ont procuré de Puissans Protecteurs. Ma reconnoissances égale les obligations que je

leur ai. Je conviens avec vous que leur Commerce polit l'Esprit, & perfectione le Goût ; mais je doute toujours qu'il épure les Mœurs. Il fera, peut être, qu'on observera mieux les bienfaisances, qu'on évitera les Vices grossiers ; mais une Volupté fine & délicate, mais un goût vif pour les Plaisirs des Sens, qui les a mieux connu, qui les a mieux senti, que les *Sapho*, les *Anacreons*, les *Ovides*, les *Tibulles* les *Horaces*, & pour venir à notre tems, les *Chaulieux*, les *Chapelles*, & plusieurs autres Favoris des Muses ? Voies vous, *Monsieur* ; il en est de l'étude de toutes les Sciences, come de celle de la Géométrie, en particulier ; ce sont des semences qui produisent de bons & de mauvais Grains, selon le terrain où on les sème. La Géométrie, dont je viens de vous parler peut doner à certains Esprits, de la pénétration & de la justesse ; d'autres ne raportent de cette étude qu'une figure pesante, une humeur sombre, une ineptie pour les affaires qui désolé leurs Parens & leurs Amis. L'Eloquence dans la bouche de *Cicéron*, le rend le Défendeur de sa Patrie ; dans celle de *Catilina*, elle devient un Glaive tranchant qui en sappe la Liberté. La Science est come une seconde Education qui peut corriger la première lors qu'elle est mauvaise, mais qui peut aussi la corrompre

lors qu'elle est bone. Combien de choses n'apprennent elles point, qu'il nous conviendrait d'ignorer? Vous dirés, peut-être, qu'elles m'ont du moins appris à combattre contre-elles: Mais ce n'est point les ataqer que de respecter leurs droits légitimes, en s'oposant à leur usurpation. Un Empire n'est jamais plus affermi, que lors qu'il se contient dans ses limites, sans envahir les Terres d'autrui.

Voiés vous, *Monsieur*, je regarde, ou peu s'en faut, les Sciences come une espèce de fard, qui, sans procurer une vraie beauté, en donent l'apparence: Elles ne corrigent pas nos défauts, mais elles les couvrent. Nous avons l'Esprit plus cultivé, mais moins naturel. La Vertu, qui devoit être dans notre Cœur, n'est presque plus dans notre Bouche: Nous en avons fait un Art de paroles; nous ne sommes pas dans le fond plus honêtes Gens, mais nous avons l'adresse de le paroître. Nous sommes devenus plus flatteurs, & nous corrompons les Hommes, en tournant subtilement leurs Vices en Vertus. Simplicité si vantée, mais si peu connue, Modestie & Candeur de nos Ancêtres, qu'êtes vous devenues! Toutes les Sciences ensemble valent elles l'Innocence que nous avons perdue, & qu'elles ont en quelque sorte exilée!

Devoit-on regretter la perte,
 De ces Arts, dont la Découverte
 A l'Home a couté tant de soins;
 Et qui devenus nécessaires,
 N'ont fait qu'augmenter nos misères,
 En multipliant nos besoins.

Ils ont mis, il est vrai, plus de politesse dans nos Mœurs & dans nos Manières; mais il les ont aussi énervées. Un grand Politique a remarqué, très judicieusement, que cette extrême politesse est le présage le plus sûr de la décadence des Etats. Aussi *Caton* vouloit-il, que l'on fit sortir incessamment de *Rome* ces Orateurs *Grecs*, dont la dangereuse Eloquence pouvoit subjuguier leurs propres Vainqueurs. Les *Turcs* bannirent de *Constantinople* les Musiciens, que *François I.* envoioit a *Soliman*, craignant que leur Art n'amolit les Mœurs. Les *Athéniens*, avides de Spectacles, & dont l'Esprit étoit tout à fait tourné du côté de l'Eloquence & de la Philosophie, vinrent à négliger les Armes; ce n'étoient plus ces mêmes *Athéniens* qui avoient triomphé à *Salamine*. Les *Romains* diminuèrent en courage, à mesure qu'ils étendirent leurs Connoissances. Ils vendirent lâchement leur Liberté, & plièrent sous le joug infame des Maîtres cruels, qui daignèrent l'acheter. Les Habitans de *Constantinople*, assiégés par *Mahomet II.* nourris des

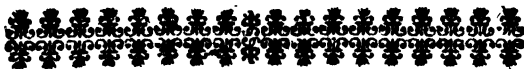
subtilités de l'École , plus occupés des vaines Disputes de leurs Docteurs, que de la Guerre des *Turcs* , pensoient beaucoup plus à se défendre contre leurs Adversaires , qu'à repousser l'Ennemi.

Sont-ce les Sciences qui apprennent aux Princes le grand Art de gouverner ? Mais la plûpart n'ont puisé que dans les Lumières naturelles , dans les Principes de l'Équité , communes à tous les Hommes , les règles de Modération & de Justice , qui les ont rendus dignes de comander. *Jaques I.* Roi d'Angleterre , étoit très savant , mais il n'étoit cependant qu'un Prince très médiocre. *Charlemagne* , à ce que disent quelques Historiens , étoit si ignorant , qu'il ne savoit ni lire , ni écrire ; cependant chacun sait que c'étoit un des plus grands Empereurs qui ait jamais porté le Sceptre.

Si des Princes on descend aux Particuliers, on verra que les Savans ne sont pas les plus propres aux Négociations, d'où dépend quelquefois la destinée des Etats. Le Savant *Budée* étoit chargé d'une Négociation importante auprès de *Léon X.* Ce Pape, qui vouloit l'amuser , lui proposoit dans toutes ses Audiences quelque point d'Antiquité à débrouiller. *Budée* étaloit son érudition , & oubloit le sujet de son Ambassade.

Mais dira-t-on, la Logique est un fil bien propre à diriger l'Esprit, & à le conduire dans le Labyrinthe des Affaires. Cette Science, en donnant de la justesse, nous conduit à la vérité & à l'évidence. Mais, qui a mieux étudié la Logique, qui l'a plus approfondie, que *Locke & Mallebranche*? Cependant l'un prétend, que nous n'avons point de preuves de l'existence des Esprits; & l'autre assure, que nous n'en aurions point de celle des Corps, sans le secours de la Révélation. Les Sciences n'ont conduit que trop souvent à un dangereux Pirrhonisme. Lisés, je vous prie le *Dictionnaire de Baile*, immense Magasin de la plus vaste érudition: Lisés encore la *Démonstration Evangile** du Savant *Huet*, Evêque d'*Avranches*, & vous me direz, si le Savoir est capable de nous mener à la certitude, & à la Vérité. Je pourrois pousser cet Examen bien plus loin; mais en voilà assez pour une Lettre. Je suis &c.

* On nous permettra de remarquer, que ce n'est point à l'occasion de la *Démonstration Evangelique*, qu'on reproche à notre Savant Prélat de donner dans le Pirrhonisme; c'est au sujet de son *Traité Philosophique sur la foiblesse de l'Esprit Humain*: Il prétend que l'Homme capable de connoître la Vérité, est trop foible pour l'embrasser, & se laisse séduire par l'Erreur. Il voit la Verru sans avoir la force de la suivre. Il perd come Etre sensible les Connoissances qu'il avoit acquises come Etre intelligent. Il aperçoit le but sans pouvoir y atteindre. Les ténèbres qui l'environent, le lui cachent, le forcent de reculer, & de revenir au point d'où il étoit parti.



MEMOIRE HISTORIQUE

*Concernant feu Mr. DE BETTENS, Lieutenant
Général des Armées de S. M. T. C. & Colonel
d'un Régiment Suisse au même Service.*

LEs Hommes deviennent Illustres, à mesure qu'ils se distinguent dans l'état auquel ils se sont voués. Tous ceux qui ont semé leur Carrière de belles Actions & d'Exemples de Vertus, sont de grands Hommes. Chaque Nation à les siens : C'est des traits brillans de leur Vie qu'elle compose sa Gloire & quelle pare ses Fastes. Le moins que l'on doive à ceux qui la rendent respectable est de transmettre à la Posterité la mémoire de leurs Actions. Il n'est dangereux de louer les Hommes que pendant leur vie; mais il est utile, autant qu'il est juste, de les célébrer après leur mort, ne fut ce que pour animer l'é-mulation des Vivans.

C'est dans cette vûe qu'on va craioner les principaux traits de la Vie d'un Homme, que la Valeur & la Conduite, que les Talens Militaires & les Vertus Sociales, épurées par la Réligion, rendoient également cher aux Etrangers & à sa Patrie.

Messire George Manlich, Seigneur de *Bettens*, d'une Maison *. noble du Canton de *Berne*, naquit au Mois d'Août 1669. de *Nicolas Manlich*, Seigneur de *Bettens*, à deux lieues de *Lausanne*, & de *Marthe Louise Polier*, Demoiselle de Condition de la même Ville. Destiné au Militaire, suivant le goût assés ordinaire de sa Nation, il entra au Service de *France* en 1682. dans la Compagnie de *Mr. Polier*, son Oncle Maternel, qui prit un soin particulier de le former, & n'eût pas de peine à y réussir. *Mr. de Bettens* parvint de grade en grade à la Comission de Capitaine-Comandant de la Colonelle, qu'il obtint en Mars 1692. & cette Compagnie lui fut donnée la même Année, lorsqu'elle devint vacante, par la mort de *Mr. son Oncle*, tué à la Bataille de *Steinkerque*. Il devint Lieutenant Colonel du même Régiment en Avril 1705. & Colonel par Comission le 26. Mars 1709.

Mr. de Bettens fut fait Brigadier en 1719. & obtint en Avril 1722. le Régiment de *Castelaz*, qu'il comandoit depuis 18. ans. Il fut fait Maréchal de Camp en 1734. & Lt. General en Août 1739. à quoi j'ajouterai qu'en 1740.

* Originaire d'Augsbourg; d'où cette Branche vint à *Lausanne*, au commencement du 16. Siècle, acquit la Bourgeoisie de cette Ville, & longtems après celle de *Berne*.

1740. il obtint une Pension de L. 1500. en compensation du Cordon rouge, que sa Religion ne lui permettoit pas d'accepter.

C'est ainsi que Mr. de *Bettens* étoit parvenu aux premiers Honeurs Militaires ; il en étoit moins redevable à la faveur qu'à son mérite personnel ; & dans toutes les Actions & Sièges où il s'est trouvé, & dans toutes les Expéditions dont il a été chargé, il avoit remporté les justes Eloges, qu'on ne peut refuser à la bone Conduite & à la Valeur. Voici un Abrégé de ce qui lui est arrivé de plus considérable, & des principaux faits par lesquels il s'est distingué.

En 1691. Mr. de *Bettens* fut du Siège de *Mons*, & en 1692. de celui de *Namur*.

La même Année au Mois d'Août se livra la Bataille de *Steinkerque*. Mr. de *Bettens* y faisoit la Charge d'Aide-Major du Régiment *Polier*. Mr. de *Luxembourg*, ataqué alors comme chacun fait, à l'improviste, fit avancer des premiers contre l'Ennemi, ce Régiment, auquel il prenoit une confiance particulière. Ce Corps remplit l'attente du Général, il soutint l'effort de l'Armée ennemie, sans être repoussé ; mais il y souffrit extrêmement ; quantité d'Officiers y périrent ; la plus grande perte de ce Régiment fut celle de son Colonel, qui, de l'aveu de tous ceux

qui l'ont connu, étoit un des plus grands Officiers de la Nation. Mr. de *Bettens*, de dernier Capitaine qu'il étoit au commencement de l'Action, se vit pendant quelque tems à la tête du Régiment, qu'il continua de conduire & de soutenir avec une intrépidité extraordinaire, & une prudence rare à son âge, jusqu'au moment qu'il reçut une Blessure considérable, qui lui cassa une Côte & lui traversa le Bras. Sa Conduite & la Valeur qu'il venoit de faire paroître lui méritèrent la Compagnie Colonelle vacante par la mort de Mr. le Colonel *Polier*.

En Janvier de l'Année suivante, il fut du Siège de *Furnes*; & dans le Mois de Juillet il reçut une nouvelle Blessure au Pié, à la Bataille de *Nervenden*. Rien ne pouvoit arrêter l'ardeur de Mr. de *Bettens*; quoique son état eût pû le dispenser de servir le reste de la Campagne, il voulut encore avoir part au Siège de *Charleroi*. La Paix signée à *Riswick* l'An 1697. donna quelque relache aux Troupes, mais bientôt il fallut rentrer en Campagne. La Guerre de Succession comença en 1700. On sait quels furent les heureux succès des Alliés. Mr. de *Bettens* ne laissa pas cependant d'attirer sur lui l'attention des Generaux, par son Activité & sa Capacité. Le Duc de *Marlborough* aiant

ayant forcé les Lignes des François en Flandres, l'Armée François n'étoit plus séparée de celle des Alliés, que par la *Dille*. Il s'agissoit d'éviter une attaque; on fit border cette Rivière de Détachemens, qui eurent ordre pendant la nuit de se couvrir de quelques retranchemens. Mr. le Duc d'*Autin*, Général, de jour, ayant visité ces Postes, fut si satisfait de tout ce qu'avoit fait exécuter Mr. De *Bettens*, il trouva ses dispositions si bien entendues, qu'il souhaita de le conoitre, lui donna les plus grands Eloges, en présence de la Généralité, & écrivit à ce sujet à Mr. le Duc Du *Maine*, qui en marqua sa satisfaction à Mr. de *Bettens*, par une Lettre des plus gracieuses.

En 1706. la Bataille de *Ramilies*, si funeste aux *François*, faillit à l'être aussi à Mr. de *Bettens*. Il y reçut un coup de feu au travers de la Cuisse.

En 1707. les *François* obligèrent les *Allemands* & les *Piémontois*, à lever le Siège de *Toulon*. Mr. De *Bettens* se distingua dans cette occasion; il s'empara, à la tête d'un Corps de *Grenadiers* de l'Armée, du Fort de *Ste. Catherine*, qui couvroit le flanc droit de l'Armée des Alliés. Cet avantage accéléra la Levée du Siège, & Mr. De *Bettens* fut encore détaché à la poursuite des Ennemis;

ce

ce qu'il fit avec beaucoup de vigueur jusqu'au bord du *Var*.

L'an 1709. La Comission de Colonel lui fut donnée, en recompense d'une Marche forcée qu'il fit avec les trois Bataillons du Régiment qu'il comandoit, pour occuper, avant l'Ennemi un Poste avantageux, dit *L'Oeil Noir*, à quelques lieues de *Briançon*; il fit une si grande diligence, qu'il le prévint d'un quart d'heure, s'y maintint, & repoussa les Troupes qui s'éforcèrent de l'en chasser. Cette Manœuvre fût faite si à propos, qu'elle mit à couvert le *Briançonnois*.

En 1712. Mr. De *Bettens* fut envoyé, avec le Régiment qu'il comandoit, en Catalogne, & fut du Secours de Gironne, qui étoit serrée de près, par Mr. de *Starembeg*, & qui fut dégagée par Mr. le Maréchal de *Berwick*.

L'an 1713. Mr. De *Bettens* fut comandé, avec un Corps de Grenadiers, pour donner la Chasse au Général *Nebot*, qui étoit à la tête d'un Corps de Miquelets *Catalans*, pour empêcher l'Armée de jetter du secours dans *Barcelone*. Il y réussit, en les débusquant de tous les Postes dont-ils s'emparoié, & entr'autres, d'une Montagne près d'*Ostalerie*, dont il les chassa avec tant de vigueur & de promptitude, que la Vaisselle de leur Chef tomba entre les mains de ses Grenadiers.

Au

Au commencement de 1714. le Régiment que comandoit Mr. De *Bettens* fut envoyé au Siège de Barcelone. Cette Place, qui exerça pendant l'espace d'un An, la Valeur & la Patience de l'Armée des deux Courones, ne pût résister aux efforts surprenans qu'elle fit le 11. Septemb. par un Assaut Général, qui dura depuis 4. heures du matin jusques au soir. Mr. De *Bettens*, quoique retenu dans le Lit par une Fièvre violente, ne put se résoudre à ne pas s'y trouver. Mr. de *Berwick* le fit prier inutilement de s'en dispenser, mais quoi qu'il eut pour ainsi dire la mort sur les lèvres, il se fit porter sur la Brèche, qu'il monta au Bastion du Levant, à la tête du Régiment, apuié sur deux Grenadiers. Malgré son état, & l'extrême résistance qu'il trouva, il s'en rendit Maître, s'y maintint, & s'empara du Canon de cet Ouvrage, qu'il tourna contre la Ville. Les autres Atèques aiant été également vigoureuses, la Place fut obligée de capituler le lendemain vers le soir.

En 1719. Mr. De *Bettens* servit en *Espagne*, avec le Régiment qu'il comandoit dans l'Armée, sous les Ordres du Maréchal Duc de *Berwick*, & fut employé aux Sièges de *Castelion*, de *St. Sebastien*, & de *Roses*, où il eut occasion d'augmenter la bone opinion
que

que ce Général avoit déjà de lui au point de se faire un plaisir de la manifester au Duc Régent, en lui rendant compte de la Campagne. Aussi eût-il l'agrément d'être envoyé l'Hiver suivant commander, en qualité de Brigadier, à *Auche* & à *Mirande*, dans le Comté d'*Armagnac*.

En 1735. Mr. *De Bettens* servit dans l'Armée de Mr. le Maréchal de *Coigny*, en qualité de Maréchal de Camp. Il se trouva, à l'Action de *Clausen*, & à la fin de la Campagne, il fut chargé du débâclement de l'Armée passant de *Trèves* à *Thionville*, ce qu'il fit avec un ordre & une diligence qui lui fit beaucoup d'honneur.

L'an 1741. la Guerre aiant recomencé, Mr. le Duc de *Noailles*, desirant de l'employer, voulut savoir s'il fouhaitoit d'être mis sur la Feuille de service; mais son Age, & ses Blessures ne lui permirent plus de servir. Mr. *De Bettens* pendant 68. ans qu'il a eu l'honneur de servir le Roi, s'étoit constamment distingué par une extrême exactitude dans tout ce qui regardoit son Métier, & par l'empressement soutenu, à rechercher toutes les occasions d'être employé, & de se signaler: C'étoit sur ce pié là qu'il étoit connu de tous les Généraux sous lesquels il avoit servi, & qui en faisoient un cas particulier.

Mr.

Mr. *De Bettens* à perdu quatre Frères au Service de France. L'Ainé, Lieutenant aux Gardes Suisses, fut tué en 1692. au Siège de *Namur*, à l'attaque du Chateau.

Le 2me., Lieutenant d'Infanterie, fut tué à la Bataille de *Ramelies*.

Le 3me. mourut d'une Blessure qu'il reçût au Siège de *Landau*, & à l'attaque d'une Lunette, que les Grenadiers du Régiment de *Villars*, dont il étoit Major, emportèrent.

Le 4me., Capitaine Comandant la Lieutenant Colonelle de *Castelaz*, mourut à *Gironne* en 1713.

Mr. *De Bettens*, étant Bourgeois de *Berne*, eût l'honneur d'entrer l'an 1710. dans le Conseil Souverain des *Deux-Cents*. Il dut uniquement sa Promotion à l'estime distinguée qu'on avoit pour lui.

Depuis 1741. Mr. *De Bettens* s'étoit uniquement borné aux douceurs d'une Vie privée, qui en le délassant des fatigues de la Guerre, lui firent goûter les vraies délices de la Paix; c'est-à-dire, de faire du bien, & de répandre honorablement celui qu'il avoit acquis: Il le faisoit, non seulement par une Dépense noble, & proportionnée à son Rang; mais d'une manière plus noble encore, quoique plus secrète, par sa Bénéficence envers les Pauvres. Il avoit l'Ame élevée; il ne pou-
voit

voit souffrir la flaterie ; tous ses procédés anoncoient le Désintéressement , la Candeur ; il étoit rempli d'Honneur, & ferme, sans fierté, sans aucun fiel, quoique sensible, promit par tempéramment, mais essentiellement bon. Il ne faisoit cas des Homes, que par leur Mérite personnel ; il étoit affable, sans prétension pour lui même ; son Commerce n'avoit rien de genant ; il se monroit toujours ferein, toujours cordial. Sa Pieté étoit solide, & sincère ; c'est à la nourrir, & à l'exercer, qu'il consacra particulièrement ses Années de retraite. Pénétré d'un profond respect pour la Divinité, il aimoit à repasser sur les graces qu'il en avoit reçues ; tout l'y ramenoit. Régulier dans les Actes extérieurs & particuliers de la Pieté, Dévôt sans affectation, il trouvoit que la véritable Gloire de l'Home, est de servir Dieu, & de s'humilier devant lui.

Au Mois de Mai 1751. une Maladie de peu de jours termina sa longue & glorieuse carrière. Il mourut à *Lausanne*, lieu de sa résidence ordinaire, âgé de 81. ans & 9. Mois.

Mr. *De Bettens* étoit d'une riche taille, son air étoit noble & gracieux, sa physionomie également propre à concilier l'amitié & le respect.

Il avoit épousé en 1699. *Madeleine Bibaud*

Du-

Dulignon, Fille de *Jaques Bibaud*, Sieur *Dulignon*, & de Demoiselle *Honorade Brun de Castellane*, tous deux de *Provence*. Il perdit en 1708. cette Epouse, dont la mémoire lui étoit extrêmement chère; il ne lui en étoit resté qu'une Fille, mariée à Mr. *De Saussure*, Baron *De Bercher*.

Le Corps de Mr. *De Bettens* fut déposé dans l'Eglise de *St. François*, où sa Famille à fait graver sur un Marbre l'Inscription suivante.

D. O. M.

Hic situs est

Georgius Manlich Dnus. in Bettens
Exercituum Regis Galliarum Legatus

Legionis Helvet. Tribunus

Reip. Bern. CCVIR.

Civis Lausan.

Qui cum

Multis praeliis, plurimis obsidionibus

Stipendia LVIII.

Sibi & Patriæ gloriose meruisset

Tandem

Laureato otio potitus

Summa cum dignitate per decennium

Intra Penages vixit.

*In Deum Pius, in Egenos munificus.
Erga omnes humanus.*

Hunc

*Placida Senectute Confectum
Flent Proximi, Amici, Pauperes
Marent omnes.*

Natus. Mens. Aug. anni MDCLXIX.

Obiit. Mens. Maio Anni MDCCLL.

*Filia, Gener, Nepotes
posuerunt.*





Les Avantages de l'Espérance.

ODE couronnée par l'Académie des Jeux
Floraux, l'An 1751.

C'Est l'Espoir du bonheur qui fait le bonheur
même.

Pourquoi donc, Insensé, quèrellois-je les Dieux?
Quelle erreur! j'avois crû que leur pouvoir
suprême

L'avoit exilé dans les Cieux.

Tu m'éclaires enfin, secourable Espérance,
Par toi, dans ses desirs trouvant la jouissance,
Mon Cœur goute la Volupté.

Ta Voix, pour le séduire, enfante les Mensonges,
Qu'importe? Il fût toujours plus flaté de ses
songes,

Qu'heureux par la réalité.

Dans ces lieux où souvent l'Innocence & le Crime
Gémissent sous les fers des caprices du sort,

Tu vois: Ta clarté console les Victimes
Que le Ciel destine à la Mort.

Tu les fuis; quelle horreur de leur Ame s'empare!
Du Cœur qui se flétrit, de l'Esprit qui s'égare
Leur Raison devient le Boureau.

Chaque instant du malheur avilit leur courage;
Et l'afreux désespoir qui les livre à la rage,
Les entraîne dans le Tombeau.

*Le Pilote hardi, cherchant de nouveaux Mondes,
Prend les Astres pour Guide, & les suit dans
leur cours ;*

*Sans crainte du Naufrage, au caprice des Ondes,
Il ose confier ses jours.*

*Sur la foi des Zéphirs, il affronte l'Orage ;
Il jouit du succès qui l'attend au Rivage,
Lors qu'il vogue encor sur les Flots :*

*La Mort se glisse en vain dans la Nef entr'ouverte,
En vain, l'Onde & le Vent conspirent-ils sa perte,
L'Espoir soutient les Matelots.*

*La Gloire ouvre à mes yeux les Fastes de l'Histoire ;
Que d'Exploits éclatans par l'Espoir enfantés !
L'Espoir seul de régner au Temple de Mémoire
Eleva, peupla les Cités.*

*Sur l'Airain qu'il polit, imprimant la parole,
Du passé fugitif, du présent qui s'envole,
L'Homme fixa le souvenir.*

*Des Dieux il emprunta le sublime langage ;
Sur la toile muette il traça son image,
Et se transmit à l'avenir.*

*Doux Espoir, tu régna sur les bords du Permesse,
D'Orphée & de Linus tu soutenois la Voix ;
Et lors qu'Anacréon célébroit sa tendresse,
Tu plaçois le Luth sous ses doigts.*

*C'étoit toi qui guidas l'Esprit de Démosthènes ;
Et quand la Foudre en main il maitrisoit Athènes
L'Avenir s'ouvroit à ses yeux.*

Sans ce puissant Moteur , digne objet de leurs
veilles ,

Des sages Despréaux , des sublimes Corneilles
Le Génie eut péri come eux.

Amour , tu ralentis les feux que tu courones :
Tu règnes par l'Espoir , mieux que par tes
bienfaits.

Nos Cœurs sont moins flatés des Plaisirs que tu
dones,

Que des douceurs que tu promets.

Epris de leurs desirs , qu'irrite l'Espérance ,
Les Amans fortunés vivent dans l'Innocence :

Amour ne les exauce pas !

Mais de leurs vœux remplis je vois naitre la haine.
Tu crois la resserrer , & tu brises leur chaîne ,
Tes plaisirs en font des Ingrats.

Tantôt , né de mon sang , un Venin redoutable,
En dévorant mon Corps , ofusque mon Esprit ;
Et tantôt sous le poids de l'age impitoyable ,

Ma fragile Raison périt.

Complice de mes sens , mon Ame criminelle ,
Doit elle du trépas subir la Loi cruelle ,

Grands Dieux , ou survivre à vos coups ?

Non , du lent Avenir , du Passé trop rapide ,
L'Espoir vainqueur révèle à mon Esprit timide ,

Qu'il est immortel come vous.

Tems pour moi trop tardif , cet Esprit te devance ,
Sans attendre ton cours , il joint l'Eternité ,

*Et malgré toi, je puis, avant son existence,
Jouir de ma Félicité.*

*Promise à ma Vertu, ma Vertu la reclame :
L'Espoir l'offre à mes yeux, il en remplit mon Ame,
Où ; l'espérer, c'est en jouir.*

*Lors que des Passions l'essor fougueux m'entraîne
L'attente des vrais biens, aux Vertus me ramène,
Et m'enivre du vrai plaisir.*

VERS sur l'Espérance.

LE Desir le plus frivole,
Vaut mieux que la Vérité :

*Le Plaisir léger s'envole
Dès qu'il n'est plus souhaité.*

*Il naquit de l'Espérance,
Il meurt dans la jouissance ;*

*Le dégoût seul lui survit ;
Et dans l'amoureux Empire,*

*Empressé quand il desire,
Il s'endort quand il jouit.*





P L A C E T

A Monseigneur le Duc de Bourgogne, par
 Madame de Cup, Femme de très bone
 Maison, qui s'étoit rendue à la Cour,
 dans l'espérance d'être la Nourice de ce
 Jeune Prince.

PRECIEX *Rejetton du plus beau Sang du
 Monde,*
Digne Présent des Cieux si long-tems attendu,
Cher Prince, à ta grandeur, que ton bonheur
réponde !

Puisse-t'il égaler tout l'amour qui t'est dû !

*L'Univers rétentit de nos Chants d'alégresse ;
 Du plus aimé des Rois, tu combles les desirs ;
 Pour toi dans tous les Cœurs éclate la tendresse ;
 Dans des moments si chers, fais grace à mes
 soupirs.*

*Jalouse d'avoir soin d'une si belle Vie,
 J'osai briguer l'honneur de te doner mon sein,
 Sur ce flateur espoir j'ai quité ma Patrie ;
 Mais le sort a trahi mon généreux dessein.*

*Seul reste infortuné du Nom de mes Ancêtres,
 Qu six Rois, tes Aieux, ont jadis illustré,
 Mon Epoux, pour servir & l'Etat & ses Maitres,
 N'a rien que son courrage & son zèle épuyé.*

*Auprès de ton Berceau, nous cherchions un Asile,
A cette ambition j'ai tout sacrifié.*

*Mon malheur m'en éloigne, & mon zèle inutile,
Ne m'offre désormais d'appui que ta pitié.*

*A deux jeunes Epoux, que ta voix enfantine
Daigne, Race des Dieux, prêter l'heureux secours!
Intéresse pour nous cette Auguste Héroïne,
A qui la France doit & sa joie & tes jours.*

*Ainsi puisse le Ciel faire de tes Années,
Un long tissu de gloire & de prospérité,
Et mon Fils, né pour voir tes hautes Destinées,
Même, au prix de son Sang, te paier ta bonté!*



C H A N S O N

De Mr. l'Abé de *Latagnan*, sur la Naissance
du DUC DE BOURGOGNE.

Sur l'Air : De tous les Capucins du Monde.

Que nôtre charmante Dauphine
Est bien une vraie Héroïne!

Hé! lequel de tous nos Héros,
Fameux par plus d'une Victoire,
En fit plus pour nôtre repos,
Nôtre bonheur & nôtre gloire!

Oui, conquérir une Province,
Est moins que nous doner un Prince.
Cet Objet de nos tendres Vœux,

*Ce fruit de ses chastes entrailles ,
 Nous rend mille fois plus heureux ,
 Que le gain de trente Batailles.*

*Ce Favori de la Victoire ,
 'Ce Vainqueur tout couvert de Gloire ,
 Objet de nos tristes regrets ,
 Qui du même Sang prit naissance , (*)
 Par ses hauts faits , par ses exploits ,
 En fit moins qu'elle pour la France.*

*A ta joie , aimable Princesse ,
 Toute l'Europe s'intéresse ;
 Et cet Evénement flatteur ,
 Qui loin de nous chasse la Guerre ,
 Ne fait pas nôtre seul bonheur ,
 Mais celui de toute la Terre.*

*Poursuis , comble nôtre espérance ,
 Remplis tous les Vœux de la France !
 Done des Frères à ton Fils !
 Au Peuple qui déjà t'adore ,
 Par des bienfaits d'un si grand prix ,
 Tu deviendras plus chère encore.*

*Poursuis , done à nôtre cher Maître ,
 Des Petits-Fils digne de l'être !
 Du Sang de SAXE & de BOURBON ,
 Ces illustres & dignes Races ,
 Rien ne peut naitre que de bon ,
 Et que des Héros , & des Graces.*

† Le Maréchal Comte de Saxt.



AUTRE CHANSON

Sur la Naissance du même Prince. *Sur l'Air,*
Je n'ai pour toute Maison.

ENFIN touché de nos Vœux ,
Ciel, vous comblez nôtre espérance ?
Chantez , Citoyens heureux ;
Triomphez , Peuples de la France.
Un nouveau Lis nous vient des Cieux ,
Lis , qui nous est bien précieux.
Vivent le Prince nouveau né ,
Et celui qui nous l'a doné !

Il est né , l'Auguste Enfant ,
En Septembre , ainsi que son Père ;
Il en a l'air triomphant ,
Avec les graces de sa Mère.
J'augure favorablement
D'un rapport si beau , si charmant.
Vive le Prince nouveau né ;
Vivent ceux qui nous l'ont doné !

A cet Astre , des François
L'amour , l'esperoir & les délices ,
Que tous ofrent leurs respects ;
D'autres ofriront leurs services.
Nos Neveux , à tous ses succès ,

AA

*Aurout part , come à ses bienfaits.
Chantons le Prince nouveau né ,
Et celui qui nous l'a doné !*

*Né pour le bonheur des Lis ,
Prince , choisissez pour Modèle
Vòtre Grand-Papa LOUIS ,
Soiez en l'Image fidèle.
Je vous ofre encore un Portrait ;
C'est vòtre Père , il est parfait.
Vivent le Roi , le Nouveau-Né ,
Et celui qui nous l'a doné !*

*Vos soins les plus assidus
Seront , dans vòtre aimable Enfance ,
De contempler les Vertus
D'une Reine chère à la France.
Du Trône elle fait le bonheur ,
Et ses Vertus en font l'honneur.
Ses Vœux ardents nous ont doné
Le petit Prince nouveau né.*

*Vive ce nouveau BOURBON ,
Vive sa Mère fortunée ,
Qui nous fait un si beau Don !
Qu'elle en fasse autant chèque Année !
Nous l'aprendrons à l'Univers ,
Par ces doux & joieux Concerts.
Vivent le Prince nouveau né
Et celle qui nous l'a doné !*

Que les propices Destins
 Prenent part à nôtre allégresse,
 Et donent des Jours sereins
 A l'Objet de nôtre tendresse !
 Que le Père & le Fils, toujours
 Partagent nos chants, nos amours !
 Chantons, aimons le Nouveau-né,
 Et celui qui nous l'a doné.



EPI TRE adressée au RO I, par le Corps
 des Défer teurs François, au fuj et de la
 Naissance de MONSEIGNEUR LE
 DUC DE BOURGOGNE.

SIRE!

EXcusez la liberté,
 Que prend nôtre témérité ;
 Mais j'avons lû dans les Gazettes,
 Qui disent tout ce que vous faites,
 Que Monseigneur, de sa façon,
 Vous a fait présent d'un Garçon ;
 Ce qui ne vous fait pas de peine,
 Non plus qu'à nôtre bone Reine.
 Sarpédié ! le gentil Enfant,
 S'il ressemble a son Père Grand !
 Dès que j'ons sù cette Nouvelle,
 J'ons trinqué tous avec grand zèle,
 Et j'ons entre nous arrêté
 D'écrire à Vôtre Majesté,

Come je faisons par cette Lettre ,
 Si vous voulez bien le permettre.
 Mais ce n'est pas ça seulement ,
 J'ons bien un autre pensément ,
 Qui nous fait prendre ste licencé ,
 C'est qu'implorant vôtre Clémence ,
 Je vous crions trétous merci.
 On dit tant d'bien de vous ici ,
 On nous conte tant de Merveilles ,
 Qui n'ont jamais eu leurs pareilles ,
 Que j'enrageons de tout nô't-cœur ,
 De ne pas avoir le bonheur
 De voir tant de si belles choses ,
 Dont j' partageons pourtant les causes ,
 Et d'être comm' des Exilez . . .
 Ah ! j'en somes tous désolé ! ..,
 Mais ce qui nous r'met le courage ,
 C'est que l'on dit bien d'avantage ,
 Que pour que châcun soit joieux ,
 Vous faite avoir des Epouseux
 A quelques milliers de Fillettes
 La bone Action que vous faites !

SIRE , daignez penser à nous ;
 Faites d'une pierre deux coups.
 Je somes ici force Drilles
 Très propres à servir ces Filles ,
 Et je tirerons bien parti
 D'un si bienheureux Amnisti.
 En l'honneur du Duc de Bourgogne,

SIRE,

SIRE, effacez notre vergogne.
 Donnez-nous ces gentils Enfans,
 Et je réparerons le tems,
 Que j'ons fait faute à la Patrie:
 Châcun de nous vous en supplie.
 Dieu, pour cette bone Action,
 Vous doit sa bénédiction.

Au reste ce sont nos affaires.
 De l'obtenir par les prières,
 Que je faisons, de très bon cœur,
 Pour Vous, la Reine, Monseigneur,
 Pour le Prince dont il est Père,
 Et pour la Dauphine sa Mère,
 Ainsi que pour ses Belles-Sœurs,
 Aussi gentilles que des Cœurs;
 Que le Ciel leur fasse la grace,
 De multiplier Vòtre Race,
 Châcune par un bel Himen,
 Et plutôt que plus tard, Amen.





AVANTURE TRAGIQUE,

Extraite d'une Lettre de Paris, du 15.

Novembre 1751.

ON a bien, raison de dire, *Que les plus grands Ennemis de l'Home sont souvent dans sa Maison.* Combien n'en voions nous pas de preuves, dans nos Domestiques ? Par qui sommes nous ordinairement desservis & quelques fois même trahis ? Par quel canal s'écoulent les secrets de nos Familles, même les plus intéressans & les plus cachez, lors que nous n'avons pas la prudence de les tenir renfermez en nous mêmes ? Par qui nos défauts transpirent ils dans le Public ? Par nos Domestiques. Ce sont, la plûpart, autant d'Espions, qui observent nos actions & nos démarches, qui cherchent à lire dans nos pensées, & se servent ensuite de ces conoissances, ou pour nous nuire, ou du moins pour se dédomager, en quelque façon, du désagrément de la servitude, par le plaisir qu'ils trouvent à médire de leurs Maitres. Heureux encore, quand ils en sont quittes pour cela, & qu'il ne se trouve pas, dans

dans leur Maison , des Monstres pareils à celui dont on va rapporter l'afreuse Histoïre !

Il y a environ une dixaine de Jours, qu'un vieux Garçon de cette Capitale, extrêmement riche , & demeurant dans le Quartier de l'Isle *St. Louis*, tombâ malade. Come il étoit âgé, & presque aveugle de Vieillesse, il voulut mettre ordre à ses Affaires. Pour cet effet, il envoya chercher un Notaire, & fit assembler ses Domestiques, qui consistoient en deux Laquais, un Cocher & une Cuisinière. Après avoir institué pour son Légataire universel, un de ses Parens, qui étoit alors à la Campagne, il légua à chacun de ses Domestiques, *Deux cents Louis*, pour les récompenser des services qu'ils lui avoient rendus. Un des Laquais, qui n'avoit pas une conduite des plus régulières, reçût de ce bon Maitre la même gratification que les autres ; mais, pour qu'il n'en méfufât point, le bon Home avoit pris la précaution de faire ce Legs en faveur de sa Femme, qu'il savoît être œconome & sage, avec pouvoir d'en disposer, après elle, en faveur de son Mari. Qui auroit crû, qu'une précaution si sage & une action si généreuse dût être funeste à celui qui venoit de la faire ?

Come les Domestiques veilloient tour à tour leur Maitre, celui de ce Laquais étant venu,

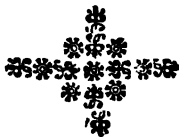
venu , ce Monstre faifit cette ocafion pour comettre le plus horrible de tous les Crimes, Piqué au vif du procédé de fon Bienfaiteur , qu'il regardoit come une injure , irrité de ne pouvoir toucher fi-tôt les 200. Louis portés dans le Testament ; pour s'en venger & s'en dédomager , il forma l'horrible deffein d'affaifiner fon Maître , pendant qu'il dormoit. C'eft ce que ce Scélerat exécuta cette Nuit même, en l'affomant à coups de Marteau. Aiant comis cet Affaffinat , il prend les Clés du Coffre fort , en enlève tout ce qu'il peut, & le transporte dans fa Chambre. Cette double opération finie, il va éveiller les autres Domestiques , auxquels il crie , en pleurant & en donant toutes les démonftrations d'une vive douleur , que fon cher Maître venoit de fe tuer , & que pendant qu'il avoit été un moment dehors, il étoit tombé de fon Lit & s'étoit fendu la tête. A cette trifte Nouvelle , les Domestiques acourent , & trouvant leur Maître éfectivement mort , ils ne songèrent qu'à lui rendre les derniers devoirs. Ce Scelerat , affifté de la Cuiſinière, l'enveloppe dans les Draps mortuaires, pendant que les autres Domestiques mirent ordre aux autres Affaires. L'un courut chez le Comiffaire , pour l'avertir de venir mettre le Scellé fur les Efets du Défunt ; & l'autre

alla à la Paroisse doner avis de la mort de son cher Maitre.

Tout alloit bien, selon les aparences, pour le Criminel, & déjà l'on faisoit les dispositions nécessaires pour l'enterrement du Mort. Mais la Providence, qui ne laisse pas le Crime impuni, avoit résolu de faire servir cet Assassin, d'exemple à sa Justice. Le Commissaire crût, qu'il étoit de son intérêt & de son devoir, de verbaliser sur la mort du Défunt, & d'aposer le Scellé sur ses Efets. Il comença par le Scellé, dont le Criminel s'inquiéta fort peu, aiant mis à part la portion qu'il s'étoit faite, & qui montoit, au moins au quadruple de celle que le Testateur avoit laissée à ses Domestiques. Le Commissaire voulut savoir ensuite de quelle Maladie le Défunt étoit mort. Sur le récit qu'on lui en fit, il demanda à le voir, & fit pour cet effet ouvrir le Cercueil, dans lequel il étoit déjà enfermé ; car le Scélerat, qui l'avoit assassiné, s'étoit hâté de prendre cette précaution, dans l'espérance de cacher son Crime. L'état où le Commissaire vit le Cadavre, lui donant quelque soupçon, il fit appeller deux Chirurgiens, qui lui trouvèrent à la tête six contusions, dont chacune étoit mortelle. Des preuves si indubitables, que cet Home n'étoit point mort come on l'avoit raporté, dé-

termi-

terminèrent le Commissaire à faire saisir sur le champ tous les Domestiques. Il fait ensuite la Visite de leurs Chambres, dans l'une desquelles il trouve un gros Marteau, encore tout ensanglanté, & qui paroît avoir été l'Instrument du Meurtre de ce généreux & infortuné Vieillard. A cette preuve du Crime, se joignent encore plusieurs Sacs pleins d'Or & d'Argent, & d'autre Efets précieux, marqués aux Armes du Défunt; témoins muets, qui déposent qu'il a été assassiné par quelqu'un de ses Domestiques, pour le voler. En attendant que le Procès du Coupable soit instruit, tous ont été conduits en Prison, où ils sont encore actuellement, & où ils resteront jusques à ce que la Justice se soit pleinement assurée de l'innocence de ceux qui n'ont point eu de part à ce Crime énorme, pour lequel il paroît qu'il ne sauroit y avoir de châtement trop rigoureux.





A V A N T U R E S

Remarquables, extraites d'une Lettre de Londres, du 6. Octobre 1751.

S'il arrive de tems en tems, des Evénemens où la Justice de Dieu se fait remarquer, on en voit tous les jours, une infinité d'autres, dans lesquels on ne peut s'empêcher de reconoitre & d'adorer sa Divine Providence & son infinie Bonté, envers les Hommes. Une Avanture admirable, arrivée tout récemment à *Londres*, peut être rangée dans cette dernière Classe.

Il y a peu de jours, qu'une Dame tenant entre ses bras un **Enfant**, avec qui elle badinoit à la Fenêtre d'un second Etage, cet **Enfant** fit un mouvement si subit & si violent, qu'il lui échapa des mains, & tomba du côté de la Rue. C'en étoit fait de la Vie de cette innocente Créature, sans un vrai coup du Ciel, qui la lui sauva. Voici de quelle manière.

Aux cris éfroiables, que jetta cette Dame, en voiant tomber son **Enfant**, un **Gentilhomme**, qui dans ce moment passoit sous la

Fe-

Fenêtre, leva la tête en l'air, où aiant aperçu ce petit Innocent, qui alloit périr, il lui tendit les bras, & fût assés heureux & assés adroit, pour l'y recevoir, sans qu'il en arrivât, ni à l'un, ni à l'autre, aucun accident. Le Gentilhomme, charmé de l'avoir ainsi arraché des bras de la Mort, n'eût rien de plus pressé, que d'aller le rendre à sa Mère, dont on peut s'imaginer qu'elle fût la satisfaction, lors qu'elle revit son Enfant sain & sauf. Le contraste de désespoir & de joie, qu'elle ressentit presque dans le même instant, fût si subit & si vif, que si on ne l'avoit promptement secourue, elle en seroit infailliblement morte. Une Saignée, qu'on lui fit sur le champ, lui sauva la Vie, & la mit en état de remercier Dieu, & de témoigner la plus vive reconnoissance au Gentilhomme, dont la Providençe venoit de se servir, pour faire, en sa faveur, cet éclatant Miracle.

*Toûjours des Innocens l'Eternel a pris soin,
Et ne laissa jamais ses Enfans au beïou.*

NOUVELLE preuve de cette vérité, dans une autre Avanture, arrivée aulli depuis peu en *Angleterre* dont voici le précis.

En revenant de *Kensington* à *Londres* un

Gentilhomme aperçût une jeune Femme , qui se promenoit sur le bord de l'Eau , & dont les soupirs , les exclamations & les gestes exprimoient le désespoir dans lequel elle lui parût être. Tout le monde fait à quels excès cette affreuse situation porte la *Nation Angloise*. Le Gentilhomme, craignant , avec raison , que l'état où il voioit cette Femme , n'eût pour elle des suites funestes , acourut à toute bride pour les prévenir. L'air triste qu'il lui vit , en l'abordant , & ses yeux égarés , ne lui firent que trop conoitre , qu'il étoit arrivé à tems , pour prévenir un malheur. Lui aiant demandé la cause de son désespoir ; cette Femme , après un redoublement de soupirs & un torrent de larmes , que la douleur lui arrachoit , lui avoüa ; que tous ses malheurs lui venoient de la part d'un Mari , qu'elle avoit épousé contre le gré de ses Parents ; que ce Malheureux , après avoir dissipé au Jeu , tout ce qu'elle lui avoit apporté en Mariage , & après lui avoir laissé deux Enfans , l'un sur les bras & l'autre à la mamelle , l'avoit abandonnée , dans la plus affreuse misere ; que plusieurs fois , & le même jour encore , elle s'étoit adressée à ses Parens & Amis , pour en avoir quelque assistance , mais qu'ils avoient eu la cruauté de la lui refuser ; que réduite au désespoir ,

desespoir, par ces refus, & n'ayant pas de quoi vivre, elle étoit venue dans cet endroit, résolue de finir tous ses malheurs, par une mort après laquelle elle aspirait depuis long-tems; enfin qu'elle le prioit, s'il n'étoit ni en volonté, ni en état de la soulager, de se retirer, & de lui laisser la liberté de mettre fin à ses maux.

La Générosité Angloise est trop connue, pour ne pas prévoir le dénouement de cette triste Scène. La Réponse du Gentilhomme fut une Bourse remplie de Guinées, qu'il lui mit dans la main, avec ordre d'aller le trouver, dans une heure au plus tard, à *Londres*, dans le Quartier où il demuroit, & qu'il lui indiqua. On peut s'imaginer quels furent les remerciemens de cette pauvre Désolée, à qui ce généreux Gentilhomme venoit de sauver la Vie, que le désespoir lui auroit fait perdre, s'il fût arrivé un moment plus tard. Elle ne manqua pas de se rendre chez lui, à l'heure assignée. Il la présenta à son Epouse, qui fût si touchée du récit de son malheur, que non seulement elle l'a prise à son service, en qualité de Femme de Chambre, mais elle s'est encore chargée de faire élever ses Enfans.

Ne voit-on pas, dans ces deux Evénemens, une direction particulière de la
Pro-

Providence ? Et ne remarque-t'on pas, dans le procédé généreux du Gentilhomme Anglois & de son Epouse, une Vertu bien rare, dans le Siècle où nous vivons, qui cependant devoit faire les délices de tous les Cœurs magnanimes ?



E N I G M E.

J Esuis dans le travail, sans être en exercice,
 Toujours dans les Vertus, & ne sors point
 du Vice.

On me trouve au Barreau, sans entrer au Palais,
 Fort avant dans la Cour, & parmi les Valets.

Je m'érige en Vaillant, puis on me voit en fuite;
 Je vis en Etourdi, sans manquer de conduite;
 En Voleur, puis en Pauvre, on me voit plusieurs
 fois.

Je suis toujours en Gaule, & ne suis point
 François.

Je ne suis point en perte & toujours en ruine,
 Et je fais le Devin, sans que l'on me devine.



T A B L E.

D iscours sur ces paroles, Il est plus avantageux de donner que de recevoir.	445
Discours historique sur cette Pensée, Il ne faut souvent qu'une petite Etincelle pour produire un grand Incendie.	473
Méthode pour rétablir & renouveler une Prairie usée.	489
Reponse de M. Rousseau à quelques Critiques de son Discours qui a remporté le Prix à Dijon.	497
Mémoire Historique concernant feu Mr. De Bettens.	511
Les Avantages de l'Espérance, Ode.	523
Placet au Duc de Bourgogne.	527
Chansons sur la Naissance de ce Prince.	528
Epitre des Deserteurs François au Roi.	532
Histoire tragique, extraite d'une Lettre de Paris.	535
Evénemens remarquables arrivés en Angleterre,	540
Enigme.	544

ERRATA d'Octobre.

Page 427. Vers 10. *Le Père, le Soutien de la Patrie*, lisez, *Le Père, le Soutien de la chère Patrie*.



A V I S.

ON trouvera chez Mr. le Capitaine Leautier à Moudon la véritable Panassée Mine ale découverte depuis plusieurs Années par un fameux Chimiste Suisse & portée actuellement à la plus grande perfection; elle est tirée de l'Animal, du Végétal & du Mineral par simpatie; plus de quatre mille Persones de tout sexe & de tout âge ont fait une heureuse Experience de ce Remède. On a des Actes autentiques en main des heureux états qu'il a opérés. Cette Panacée est reconue come un sudorifique inmanquable dans les grandes Maladies; elle guérit généralement & radicalement toutes sortes de Fièvres, de même que les Migraines invetézées les Vertiges; elle est admirable pour les Filles & Femmes, qui ne peuvent pas avoir leur règles; elle est aussi souveraine sur tout contre les Pleuresies, Fievres malignes Flux de sang, Petite-Vérole &c. ne laissant aucune marque de boutons à ceux qui l'ayant se servent de cette Poudre; elle tue & chasse les Vers radicalement & l'emporte à cet égard sur tout autre Vermifuge; en un mot il n'y a point de Maladie où elle ne convienne, puis qu'elle va au sang & le purifie. Ce Remède est fort facile à prendre, n'ayant ni goût, ni odeur. On peut le délaier dans une cuillerée de Bouillon, dans du Thé, du Vin ou de l'Eau. La Prise est du poids de 4. grains; elle agit par les Sueurs, par les Selles ou par les Vomissements, sans peine, le tout suivant que la Nature le requert, & sur tout par les Urines; ce que l'on peut observer par son inspection dans un Verre. Le jour qu'on la prendra on ne doit rien manger jusques à une ou deux heures après Midi, mais on prendra un petit Bouillon leger de demi heure en demi heure. Les Persones difficiles à émuvoir pourront en prendre 2. prises, sans crainte, pas même quand ils en prendroient 3. & 4. prises. La Prise est e 10 s. courant & en gros de 40. Frans le Cent. Il en faut 5. à 6. Prises pour une Cure. On doit sfranchir les Lettres qu'on écrira, à M. Leautier, sans quoi elles resteront au rebut.